La chèvre ou la femme. Parentés de lait entre animaux et humains au Moyen Âge.

Goat or woman. Milk kinship between animals and humans in the Middle Ages.

Pierre-Olivier Dittmar, Chloé Maillet et Astrée Questiaux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/imagesrevues/1621>

DOI : [10.4000/imagesrevues.1621](https://doi.org/10.4000/imagesrevues.1621)

ISSN : 1778-3801

Éditeur :

Centre d'Histoire et Théorie des Arts, Groupe d'Anthropologie Historique de l'Occident Médiéval,
Laboratoire d'Anthropologie Sociale, UMR 8210 Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques

Référence électronique

Pierre-Olivier Dittmar, Chloé Maillet et Astrée Questiaux, « La chèvre ou la femme. Parentés de lait entre animaux et humains au Moyen Âge. », *Images Re-vues* [En ligne], 9 | 2011, mis en ligne le 30 janvier 2012, consulté le 30 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/imagesrevues/1621> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/imagesrevues.1621>

Ce document a été généré automatiquement le 30 janvier 2021.

Images Re-vues est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

La chèvre ou la femme. Parentés de lait entre animaux et humains au Moyen Âge.

Goat or woman. Milk kinship between animals and humans in the Middle Ages.

Pierre-Olivier Dittmar, Chloé Maillet et Astrée Questiaux

« Le chat la prenant pour sa mère / Se mit à téter
tout de go / Emue, Margot se laissa faire »
(Georges Brassens, 1953)

« Voilà donc Léopold nourri par une chèvre !
C'est sa cinquième nourrice et j'espère que la
dernière ne nous donnera que de la satisfaction.
Loin d'être inquiète de cette nouvelle nourriture,
je suis heureuse de le savoir chez vous, ma chère
maman, et j'aime mieux vos tendres soins que le
lait, si bon qu'il soit, d'une nourrice. » (Adèle
Hugo)¹

« Puisse un jour ton petit-fils, digne de toi, te
payer ainsi que la seconde mère qu'il a trouvée en
ta femme, par tout ce que l'amour filial a de plus
tendre et de plus dévoué. Voilà des sentiments
qu'il me sera aisé de lui inspirer. Nous espérons
que ce pauvre petit chevreau continue à se bien
trouver de son nouveau régime. » (Victor Hugo)²

¹ Léopold, le premier fils de Victor Hugo, à cause des problèmes de santé dont sa mère, Adèle, était affectée fut confié à ses grands-parents. Sa grand-mère ne pouvait pousser son rôle de mère de substitution jusqu'à la parenté de lait, aussi fut-il confié en vain à plusieurs nourrices. La dernière d'entre elles n'était pas une femme, mais une chèvre³.

² L'allaitement entre espèces différentes constitue une exception dans l'établissement de la parenté de lait. Il ne fut pas considéré ou pratiqué de la même manière à toutes les époques. Mal connu, les mentions qui en sont faites, souvent rapportées à titre moral, peinent à laisser imaginer ce qu'en fut vraiment la pratique⁴. La pratique de l'allaitement animal est attestée dès l'Antiquité, comme en témoignent certains auteurs romains, notamment Plutarque et Pline l'Ancien. Le lait animal, auquel les Anciens attribuent de prodigieuses vertus médicinales, est classé parmi les aliments censés guérir de diverses maladies ou douleurs. Pline l'Ancien, dans son *Histoire naturelle*⁵ énumère les différents remèdes fournis par le lait, en particulier celui des animaux domestiques (chèvre, chamelle, ânesse, vache, brebis). Elaborant une classification hiérarchique et typologique des laits, Pline examine les vertus de chacun, leur attribuant des qualités spécifiques. Parmi les laits énoncés se trouve aussi celui de la femme, lui-même divisé en deux catégories : le lait maternel et le lait de la nourrice. Le lait maternel est considéré par Pline comme étant le meilleur de tous (*utilissimum cuique maternum*), tandis que celui de la nourrice alimentant les colostrats, c'est-à-dire les nourrissons allaités par le premier lait, est délivré « sous forme de fromage » (*densato lacte in casei speciem*) lorsqu'il est conçu juste après son accouchement. Les termes employés par Pline ainsi que l'examen des qualités du lait féminin en regard des autres laits font de la femme un animal parmi les femelles. Cette considération de Pline nous offre en outre des informations sur les pratiques de l'allaitement alternatif prodigué à l'*infans* : ainsi, nous apprenons que le lait le plus nourrissant, après le lait humain, est celui de la chèvre et de la brebis, tandis que le plus doux (toujours après celui de la femme), est celui du chameau et de la brebis, tandis que le plus fortifiant est celui de l'ânesse, le plus digeste est celui des grands animaux, en premier lieu celui de la chèvre, et enfin, que le plus médicinal est celui de la vache. Sans forcément être indexée sur une pratique répandue, l'idée de nourrir les petits hommes de lait animal, en nourriture de substitution ou de complément existe dans le monde antique⁶.

³ C'est avant tout le processus d'allaitement maternel en tant qu'acte d'amour qui semble légitime aux yeux des auteurs antiques, notamment Plutarque, qui préconise au premier tome de ses *Œuvres morales* un allaitement exclusivement maternel :

« Et passons à ce qui regarde la nourriture des enfants. Je crois d'abord qu'il est du devoir des mères de les allaiter elles-mêmes. Elles les nourriront avec plus de soin et se proportionneront davantage à leurs besoins. L'amour maternel est plus tendre et plus vif ; il a sa source dans le cœur même, et est fondé sur la nature, au lieu que les nourrices n'ont qu'une tendresse mercenaire. La nature indique ce devoir aux mères. Ces sources de lait qu'elle leur donne sont destinées à la première nourriture des enfants. Elle ne les a pas même refusées aux animaux, et sa prévoyance a été

jusqu'à leur donner deux mamelles, afin que celles qui auraient deux jumeaux pussent fournir en même temps à l'un et à l'autre une nourriture suffisante.»⁷

À l'époque médiévale, l'allaitement est pensé comme une transmission complémentaire à celle qui s'effectue par le sang *in utero*. Les enfants ressemblent à qui les nourrit de son lait. Plus généralement, on pourrait dire que l'homme se construit lui-même après sa naissance, et le lait y contribue. Qu'advient-il si un être d'une autre espèce que la sienne interfère dans ce processus ? Encore une fois, nous sommes en présence d'un parallèle dressé entre la femelle et la femme. C'est selon Plutarque la « nature » qui forge chez la femme le sentiment d'amour maternel, la poussant à allaiter sa progéniture. Le thème de l'amour maternel logé dans le cœur ou les entrailles est récurrent dans les sources littéraires médiévales. Cet argument selon lequel la mère allaite par instinct, par amour et par devoir imposé par la Nature (ou par Dieu, au Moyen Âge), dessine un modèle d'allaitement construit en opposition à la nature supposée corrompue et parfois vicieuse du lait mercenaire, la nourrice étant sensée être dépourvue d'amour maternel pour celui qu'elle allaite. Mais surtout, l'allaitement maternel préconisé par les auteurs antiques puis médiévaux, semble répondre à un impératif crucial, fondé sur la théorie galénique selon laquelle le lait, produit d'une « déalbation » du sang menstruel (le sang menstruel « monte » dans les seins et cuit, après quoi il se blanchit), transmettrait les vices et vertus maternels. L'identité entre les deux substances est l'occasion de multiples substitutions⁸. Par son lait, celle qui allaite pose son empreinte sur l'enfant « modelable comme de la cire », selon l'expression utilisée par Plutarque, participant, après la semence paternelle, au façonnement physique et moral du petit enfant.

La question de l'allaitement interspécifique, bien connue dans l'Antiquité, se pose en terme nouveau pour l'époque médiévale où apparaît une tradition d'allaitement spirituel dont on peut se demander combien elle est pensée en termes de parenté de lait. La Vierge allaitait non seulement le Christ, mais aussi Bernard de Clairvaux ou encore certains moines malades (dans le *Livre des miracles de la Vierge de Gautier de Coincy*) et arrose de son lait les fidèles ou les damnés du purgatoire⁹. « Le seul sein auquel un saint puise se vouer, c'est celui de la Vierge, celui qui a été sucé par le Christ », notait Didier Lett¹⁰. Dans les images, l'allaitement est souvent présenté comme un acte de piété et sa promotion est à l'origine d'une surreprésentation du sein féminin¹¹. Cette valorisation de l'allaitement par sa spiritualisation donne un caractère problématique nouveau aux possibilités de substitution entre femme et bête¹².

Dans ce contexte, comment se manifestent les représentations d'allaitement partagé entre animaux et humains ? Comment se déroule, et sous quelles conditions la substitution de la femme par une chèvre ou une bête sauvage ? À l'inverse qu'en est-il de ces représentations de femmes donnant la tétée à des animaux ?

Cette étude, centrée sur le Moyen Âge, mais ouverte sur l'époque moderne a pour objectif d'ouvrir quelques pistes pour la recherche autour d'une contrée encore mal connue, pour laquelle les sources avérées sont peu fréquentes, celle dans laquelle les chèvres ressemblent aux femmes, dans laquelle s'établissent les frontières de l'humanité et de la transmission par l'alimentation.

L'enfant exposé et nourri par une bête

Les livres médiévaux d'histoire antique, très en vogue à la fin du Moyen Âge, multiplient à l'envi les images d'enfants lovés dans le sein d'animaux sauvages se repaissant au creux des mamelles de femelles canines. Romulus et Rémus furent, selon la mythologie fondatrice de la capitale impériale, sauvés par le lait d'une louve. La Vestale qui les avait mis au jour suite à un viol fut mise au fers, et les enfants, selon une pratique qui restait courante dans la Rome historique, furent « exposés » – c'est-à-dire abandonnés à la mort ou à l'esclavage. Bien que Tite Live ne tranche pas sur le fait que la louve soit un animal ou une femme prostituée¹³, l'iconographie a imposé l'image des enfants nourris au pis de la bête. Depuis la sculpture étrusque du Capitole, jusqu'aux manuscrits médiévaux, l'image des fondateurs de Rome allaités par un animal s'est imposée.

Comme si l'enfance des grands rois devait commencer par une exposition, Cyrus II le Grand, le roi de l'Ancien Testament, fondateur de l'Empire perse fut de même sauvé d'une mort certaine par une chienne qui l'allaita comme son enfant¹⁴.

Figure 1

Cyrus II allaité par une chienne, Bocacce, *De casibus* (traduction de Laurent de Premierfait), BnF fr. 226, f. 52v., 1^{er} quart du xv^e siècle, Maître de Rohan et collaborateurs.

Figure 2

Cyrus II allaité par une chienne, Boccace, *De casibus* (trad. Laurent de Premierfait), BnF fr. 230, f. 49v., 3^e quart du xv^e siècle.

¹⁰ L'allaitement animal du futur roi fut rapporté par Justin à la fin de l'Empire romain et largement diffusé au Moyen Âge, par Pierre Le Mangeur¹⁵, puis au xiv^e siècle par le *De casibus virorum illustriorum* de Boccace¹⁶. Cyrus II était le fils de Cambyse I^{er}, fils du roi perse Cyrus I^{er}, et de Mandane, fille du roi mède Astyage. Astyage, selon son songe fameux avait vu que son petit-fils deviendrait roi à sa place : il ordonne à Harpage, l'un de ses parents, de faire disparaître l'enfant. Harpage, ne voulant pas en être le meurtrier, le confie à Mithridatès, bouvier royal de la cour mède, qui l'abandonne alors aux bêtes sauvages. Le bouvier qui apparaît dans la partie droite des images revient chercher l'enfant qui a trouvé refuge auprès de cette chienne qui, conformément au récit, protège le nourrisson et l'allait¹⁷.

¹¹ L'observation de quelques exemples d'images de Cyrus allaité permet d'observer des choix divergents quant aux représentations de la transmission lactée. Dans plusieurs images illustrant le *De casibus* de Boccace au xv^e siècle (Fig. 1 et 2), l'enfant est figuré allongé sous les pattes de l'animal, tétant goulûment une de ses mamelles. Il est allongé en berceau sous l'animal qui le nourrit¹⁸. La femelle le défend comme s'il s'agissait de son propre petit et montre les dents à l'homme qui tente de s'en approcher. Bien que rien ne soit fait dans l'image pour accentuer la ressemblance entre la nourrice et son petit, son agressivité vis-à-vis de l'intrus place l'animal sauvage et l'enfant dans le même camp.

Figure 3

Cyrus II allaité par la chienne, *Christ Herre Chronik*, Pierpont Morgan Library, ms. 769, f. 244, Bavière, Regensburg, c. 1360.

¹²Dans une image plus ancienne, datant de la deuxième moitié du ^{xiv}e siècle (Fig. 3), l'enfant, dans la même scène, est placé au milieu des petits « légitimes » de la chienne, qui ne cesse de montrer les dents à Mithridatès. L'enfant prend visuellement davantage des caractéristiques de l'animalité que la bête lui a transmis. Son corps est de la même couleur que celui des chiots avec qui il partage les pis de sa mère de lait, et l'ombre qui obscurcit son torse ressemble fortement au pelage des animaux qui l'entourent.

Figure 4

Cyrus allaité par la chienne, Vincent de Beauvais, *Speculum historiale*, Biblioteca Apostolica Vaticana, ms. Vat. Lat. 1962, f. 81, xv^e siècle (début).

Au contraire, dans un manuscrit postérieur qui illustre le *Speculum Historiale* de Vincent de Beauvais, hommes et animaux semblent agir de concert. Le berger regarde avec bienveillance l'animal, qui a perdu son agressivité de bête sauvage. Sa gueule est paisiblement close, ses oreilles baissées, et, comme une sage nourrice, elle allaite à l'aide de deux mamelles parfaitement anthropomorphes un bébé convenablement emmaillotté qui repose dans son berceau. Par contact avec l'enfant, la louve est devenue humaine, civilisée et va jusqu'à faire usage d'accessoires de puériculture typiquement humains. La transmission semble s'être faite à l'envers au fil du temps. L'enfant destiné à un avenir radieux était animalisé dans l'enfance par le contact avec la bête. Dans cette image, il devient un être civilisateur. Les bêtes se font nourrices, comme si elles pouvaient se substituer sans soucis aux humains.

A ce stade de la démonstration, il convient de préciser le soubassement caché de cette mythologie de l'allaitement animal. Selon des modalités quelque peu différentes en Grèce antique et à Rome, l'abandon des enfants, désigné par le terme d'« exposition » fut généralisé au point de fonctionner comme un système de choix de la progéniture, voire de régulation démographique — les enfants étaient souvent sélectionnés par le genre, les filles étant plus facilement exposées. Les enfants non désirés, ou qui troubleraient les dispositions des parents, étaient exposés, parfois abandonnés, ou vendus comme esclaves sans doute autant chez les plus démunis que dans les familles aristocratiques¹⁹. Leur avenir pouvait être varié. Souvent recueillis et nourris pour devenir prostitués, ou esclaves domestiques, ils pouvaient aussi être recueillis comme *alumni* par des parents dépourvus d'enfant. Le sauvetage et l'allaitement animal étaient fréquents dans la littérature romaine et grecque d'époque

impériale - Daphnis et Chloé, dans le plus fameux des romans grecs furent exposés et allaités respectivement par une chèvre et une brebis²⁰. Au début de ce roman, un chevrier trouve un enfant qu'une de ses chèvres nourrissait. Il fut alors étonné de remarquer que l'animal quittait sans cesse son chevreau pour allaiter un garçon :

« Lamon surveille ses allées et venues par pitié du chevreau délaissé, puis en plein midi, il la suit à la trace et il perçoit cette chèvre qui, de ses pattes, entourait précautionneusement l'enfant pour ne pas lui faire de mal en le heurtant de ses sabots, tandis que le bébé tétait le pis gorgé de lait comme le sein d'une mère ».²¹

¹⁵Présenté de manière très positive, cet allaitement sauvant les enfants nobles est ensuite réitéré par Daphnis et Chloé pour leurs propres enfants. Sans les abandonner, Chloé déclare qu'elle fera allaiter sa fille par une brebis et son fils par une chèvre.

¹⁶John Boswell a invité à penser les récits de sauvetage d'enfants par des bêtes sauvages, au sein de la littérature romaine comme une compensation imaginaire au destin peu riant qui était réservé aux très nombreux enfants exposés²². Dans le même temps il interprétait l'oblation des enfants au Haut Moyen Âge et jusqu'au XII^e siècle comme une transformation de ce système d'exposition. Mais cette interprétation a depuis été largement remise en cause²³. On retiendra seulement que les critiques médiévales faites contre l'oblation, avant que celle-ci tombe quelque peu en désuétude (à partir du XIII^e siècle, et encore plus aux XIV^e et XV^e siècle, cette pratique concerne surtout des adultes²⁴) sous-entendent qu'elle concernait des enfants non désirés²⁵. Si la réalité des abandons d'enfants à la fin du Moyen Âge est difficilement perceptible, ces images témoignent d'un net regain d'intérêt pour les mythes de sauvetage miraculeux d'enfants exposés par des bêtes sauvages. Mais il est possible que cette évolution soit aussi la conséquence de changements touchant les conceptions du sauvage et du civilisé (nous y reviendrons)

¹⁷Comme on l'a observé, les images de ces scènes insistent sur la transmission entre nourrice et nourrisson, qui fait tantôt tendre l'humain vers l'animal, et tantôt humanise la bête dans les cas où la nourrice animale semble se parer des vertus de celui qu'elle choisit d'allaiter. Pour les auteurs de ces images, les anecdotes antiques ne pouvaient manquer de rappeler le cas d'un saint mérovingien populaire, dont un des miracles les plus notables consistait à avoir domestiqué une biche pour en faire sa nourrice : saint Gilles²⁶. Dans la version de Guillaume de Berneville en 1170 on lit :

« Seigneurs, écoutez ce beau miracle. Alors qu'il était chez lui, en train de prier et d'adorer Dieu dans son abri de feuillage, Gilles vit une biche sauvage arriver à son ermitage. La biche qui était d'une très grande beauté vint directement à l'entrée de la fosse en suivant le sentier qu'elle avait trouvé. Elle passa à travers les branches et pénétra sans crainte à l'intérieur. Les pis gonflés de lait, elle alla se coucher aux pieds de Gilles et lui offrit ses services. Quand il vit la biche à ses pieds, Gilles fut rempli de joie, car il se doutait bien que c'était Dieu qui la lui avait envoyée. Durant tout ce temps où il vécut loin du monde, il se nourrit du lait de la biche.»²⁷

¹⁸C'est alors que les troupes du roi croisent la biche dans la forêt, le roi demande ce qui crée l'affolement parmi ses hommes :

« Une biche sire, lui répondit-il et la plus belle que j'aie jamais vue de ma vie. Malgré ma déconvenue, je dois avouer qu'il n'est rien qui l'égale »²⁸

¹⁹La biche qui sert de nourrice à Gilles semble avoir pris les qualités exceptionnelles du saint et attire l'attention comme il l'aurait fait lui-même. Dans les images la biche est l'attribut classique de saint Gilles : elle l'accompagne et il la protège – puisque plus tard dans la chasse, le saint interfère avec la flèche qui visait l'animal, et est blessé à sa

place. On connaît un très grand nombre de représentations de cette scène de quasi-martyre, systématiquement préférée à celle du miracle à proprement parler : la domestication et la transformation de la biche en nourrice.

²⁰ Les images de cette scène sont rares. Sur un étrange polyptyque conservé au Musée diocésain d'Orte, Gilles, le saint sur une des scènes de sa vie, apparaît au milieu d'une forêt, allaité par une biche. Mais il a bien rajeuni : il est figuré en nouveau-né (fig. 5-6)²⁹.

Figure 5

Fig. 3 - Custodia di Sant'Egidio (a sportelli aperti).

Maître du triptyque de Chia (et collaborateurs), custode de Saint Gilles, Musée diocésain d'Orte, c. 1480.

²¹ Les panneaux de ce polyptyque formaient autrefois une custode destinée à protéger une statue de saint Gilles, qui détaillaient en de multiples épisodes la vie du saint. Le paysage de forêt peint par le Maestro del Trittico di Chia se résume à un plafond de verdure qui occupe la partie supérieure de la vignette dans laquelle viennent se ficher un ensemble de troncs fins judicieusement répartis afin que l'un d'entre eux, placé au milieu, coupe la vignette en deux. Placé au premier plan ce tronc sépare en deux le corps de l'animal. A droite, on voit la biche, agenouillée sur ses pattes avant et le cou pivoté à 180° pour observer avec une attention toute maternelle son nourrisson. A gauche de celui-ci, l'enfant est installé entre les pattes arrière de l'animal, ventre contre ventre, tétant goulûment un pis invisible. L'animal est représenté à l'affût, protégeant son nourrisson. La légende de la vignette indique : « quand saint gilles fut allaité par la biche »³⁰, ce qui pourrait renvoyer à la fameuse scène de l'allaitement animal décrite dans la *Vita*, mais reste alors une différence de taille, portée par le langage figuratif seulement : Gilles n'est pas allaité en tant que saint au désert, adulte, mais comme un enfant abandonné !

Figure 6

Fig. 1 - Maestro del Trittico di Chia e collaboratori, Custodia di Sant'Egidio, Orte, Museo Diocesano.

Maître du triptyque de Chia (et collaborateurs), custode de Saint Gilles, Musée diocésain d'Orte (détail).

22 Cette image incongrue se comprend mieux si on la confronte avec celle qui est située juste au-dessus, où se trouvent représentées une mère et une nourrice ouvrant les draps du lit de l'enfant et découvrant avec effroi son absence. L'enfant a été enlevé, sans doute par un démon jaloux de sa sainteté annoncée. Abandonné en forêt comme l'enfant des contes, il fut donc sauvé par sa nourrice animale. Entre les deux images, le déplacement homme/animal est marqué par la position de l'enfant entre les pattes de la biche, qui correspond à la position exacte qu'il occupait quelques instants auparavant dans son lit, avec les humains.

23 La source de ces images de l'enfance de saint Gilles est inconnue. Aucune des Vies de Gilles n'évoque une exposition et un sauvetage animal. En fait, il est probable que le récit de l'enfance de Gilles soit emprunté à la *Vita fabulosa* de saint Etienne, également représenté dans un polyptyque de Martino di Bartolomeo à Sienne au début du xv^e siècle³¹. Etienne, selon cette légende, fut enlevé par un démon et remplacé par un changelin (ou un substitut d'enfant d'origine démoniaque) : l'enfant enlevé avait, comme le Gilles de la custode d'Orte, été recueilli par une biche-nourrice.

24 Le fait de transposer dans l'enfance la scène de l'allaitement de Saint Gilles témoigne à la fois de la vivacité de l'imaginaire des enfants exposés, et en creux, de la rareté des images d'allaitement d'adultes par les animaux.

25 Dans le cas de Gilles, l'allaitement est un don de Dieu, qui, par la biche, lui offre un moyen de subsistance et un compagnon. Par mimétisme avec les images de la Vierge allaitante, ce qui n'était qu'un moyen de subsistance des plus jeunes (et peu représenté dans l'Antiquité) est devenu une image de la charité et de l'amour

chrétien. Le lait est une métaphore de la transmission spirituelle. Voyons-en pour preuve supplémentaire, s'il en fallait encore, l'image de la Bible de la Bibliothèque Vaticane au XIV^e siècle dans laquelle saint Marc en lion, transgenre, allaite trois nourrissons (Fig. 7). Cette image, placée en ouverture de son évangile éponyme, assimile directement le lait à la parole évangélique.

Figure 7

Marc en lion allaitant (lettrine de l'évangile selon s. Marc) Bible, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. Lat. 51, f. 248v.

²⁶ Deux remarques doivent ici être faites : l'allaitement n'est pas une caractéristique féminine dans la chrétienté médiévale, loin s'en faut. Nombreux sont les saints qui allaitent spirituellement les fidèles. Et les saints patrons des femmes allaitantes sont surtout des hommes : Saint Gilles et Saint Mamant, un mystérieux saint auquel des mamelles auraient un jour poussé pour sauver un enfant abandonné³². Bernard de Clairvaux concevait son prêche comme un allaitement³³, et François d'Assise apparut en vision à Claire pour lui proposer de téter son sein³⁴. Aussi, si cet allaitement spirituel s'adresse majoritairement à des adultes, il convient souvent de les représenter comme des enfants, tel le Christ allaité par la Vierge.

²⁷ L'allaitement des adultes semble faire obstacle à la représentation, et la plupart des images qui tentent de le figurer se présentent comme des *unica*³⁵. Il est donc peu étonnant qu'on rencontre beaucoup plus rarement en images un saint allaité par un animal. Un seul des cycles peints représentant saint Gilles le montre adulte tétant la biche. Mais il s'agit d'une scène annexe, figurée dans la prédelle d'un polyptyque du Maître de Staffolo³⁶ (fig. 8-9). La scène ne présente pas d'autre détail particulier que le saint agenouillé devant la biche et prenant son pis entre les mains pour le téter. C'est

dans la même position qu'était figuré saint Macaire dans une image tout aussi rare du manuscrit des *Vies de pères* de la bibliothèque vaticane datant du XIV^e siècle (fig.10).

Figure 8

Maestro di Staffolo, Polyptyque, c. 1470, Paroisse de saint Gilles, Staffolo.

Figure 9

Maestro di Staffolo, Polyptyque, c. 1470, Paroisse de saint Gilles, Staffolo (détail).

Figure 10

Saint Macaire tétant la bubale, *Vita Abbatis Macarii*, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. Lat. 375, f. 52v, xive siècle.

²⁸ Mais ici le saint ermite d'Alexandrie, dont la *vita* est particulièrement marquée par l'animalité - quasiment toutes les miniatures qui illustrent sa vie comportent au moins un animal³⁷ - semble davantage se substituer au petit de la bubale qui lui fait goûter son lait, et qui se trouve contraint de s'éloigner.

²⁹ Aussi, l'allaitement par un animal sauvage, peut être à la fois pensé comme une variante de la manne divine procurée par Dieu aux saints méritants, en même temps qu'une compensation symbolique de l'avenir nécessairement malheureux des enfants exposés. À l'époque médiévale, c'est davantage la substitution de l'enfant à l'animal qui est mise en images. Si les images se refusent souvent à représenter l'allaitement animal des adultes, pourtant lieu commun hagiographique, c'est peut-être parce que ce qui importe, dans les représentations de l'allaitement, tient à la transmission des qualités à l'enfant, encore susceptible de se transformer.

³⁰ Leur allaitement par des bêtes sauvages dissimule aussi à nos yeux une réalité peut être d'autant plus présente qu'elle est cachée. On n'utilise sans doute que peu de biberons au Moyen Âge (on en trouve des représentations figurées à partir du XIV^e siècle³⁸). Auparavant, les enfants qui ne pouvaient être allaités par une femme pour une raison ou une autre buaient sans doute, comme plus tard le petit Hugo, le lait animal au pis de la bête, qui était plus souvent un *pecus*, un animal domestique.

Mauvaises mères, mauvaises nourrices : les risques de la transmission par le lait.

³¹ Si les récits hagiographiques emploient volontiers la trame antique de l'allaitement animal, on constate une quasi absence de ce *topos* dans d'autres sources narratives. Cependant, nous pouvons distinguer parmi elles un goût certain pour les histoires d'allaitement charnel, qui mettent en scène une diversité de protagonistes : en regard de la dyade idéale formée par la mère et son enfant, c'est la nourrice et son lait qui interviennent souvent comme contre-modèle du bon allaitement. Le thème de l'allaitement mercenaire (c'est-à-dire effectué par une nourrice) souvent déprécié, aussi bien dans le discours ecclésiastique que laïque, est une composante des sources narratives médiévales. Ainsi, les sources didactiques -traités de pédagogie en tête-, les sources médicales³⁹ mais également certaines sources historiques telle que la chronique de Salimbene de Adam, regorgent de conseils donnés aux parents sur le choix d'une bonne nourrice, jugée sur la qualité de son lait mais aussi sur ses mœurs et son apparence physique. Le thème de l'allaitement symbolique et charnel a également une place importante dans la littérature homilétique, en particulier dans la dynamique narrative des sermons, ou encore, des *exempla*, anecdotes édifiantes forgées par les prédicateurs médiévaux.

³² Chose étonnante, l'allaitement maternel n'est que rarement évoqué de façon explicite dans les *exempla* qui traitent volontiers des deux autres types d'allaitement, animal et mercenaire, ainsi que la lactation de la Vierge et plus largement, des allaitements symboliques. La valorisation de l'allaitement maternel n'apparaît qu'en filigrane, comme une morale implicite, à l'issue de récits mettant en scène des exemples de mauvais allaitements.

³³ C'est dans ce contexte qu'il convient de comprendre les récits d'allaitement d'un nourrisson par un animal qui participent d'une mise en valeur de l'allaitement

maternel au détriment de l'allaitement étranger, qu'il soit humain ou non. Car, on l'a dit, le lait est considéré comme étant du sang blanchi, et il convient de ne pas donner n'importe quel sang à un enfant.

³⁴Présenté comme un substitut de dernier recours à un allaitement maternel idéal, l'allaitement de substitution le plus fréquent est celui effectué par une nourrice, appelée *nutrix* ou encore *nutricula*. Les auteurs médiévaux font parfois intervenir des nourrices animales au cours de leurs récits, pour souligner le danger que représente l'administration d'un lait étranger à l'enfant. Certains médecins médiévaux prétendent en effet que les enfants nourris au lait animal en acquièrent certains traits. Ainsi, le médecin et philosophe scolastique Michel Scot évoque la transmission de la bestialité par le biais de l'allaitement animal dans son *Liber physiognomiae*⁴⁰ composé vers 1230. Pour illustrer son propos, il donne l'exemple d'un enfant nourri par le lait d'une truie, qui adopte par la suite des attitudes de cochon en se roulant tout habillé (*vestitus*) dans la boue et mange à la manière d'un porc (*comedebat ut porcus*). Michel Scot mentionne un deuxième exemple, celui d'un enfant allaité par une chèvre, qui se met à sauter et brouter l'herbe.

Nous retrouvons cette théorie dans la littérature médiévale, au détour d'un *exemplum* de *Renart le nouvel*⁴¹ branche tardive du *Roman de Renart* composée à la fin du XIII^e siècle par Jacquemart Gielée. Le récit mettant en scène le fils de Renart, nommé Renardel, et le coq Chanteclerc, est interrompu par une anecdote sur la mise en nourrice du fils qu'un « riche homme » a eu de *s'oïssour*, c'est-à-dire son épouse. Le récit se déroule en trois étapes : dans un premier temps, la nourrice allaite l'enfant. Puis la nourrice est très vite à court de lait (nous ne savons pas exactement si l'enfant est goulou ou si la nourrice n'a pas assez de lait), elle se résout donc à confier le nourrisson à une truie qui lui sert de mère de substitution. Enfin, l'enfant, une fois sevré, rentre chez ses parents biologiques.

Un manuscrit enluminé du roman, daté de la fin du XIII^e siècle, contient une enluminure illustrant un passage précis de l'*exemplum*. On y voit les trois protagonistes principaux : la nourrice, la truie, et sous les mamelles de celle-ci, le nourrisson. La nourrice, coiffée d'une cornette est allongée auprès de la truie et place l'enfant emmaillotté sous l'animal afin qu'il tète. La truie, debout sur ses quatre pattes, offre ses mamelles à l'enfant. On peut remarquer que la noirceur du pelage de la truie contraste avec la peau blanche du nourrisson, comme on peut le voir dans certaines images d'allaitement de saints ou de héros.

Figure 11

L'enfant et la truie, Jacquemart Gielée, *Renart le Nouvel*, BnF, ms. Fr. 1581, f. 38, fin du XIII^e siècle.

Cette enluminure illustre le passage où la nourrice, sitôt son lait tari, est obligée, pour garder son salaire, de confier l'enfant à une truie qui bientôt l'allaita. Au-dessus de l'enluminure se trouve une légende en rouge, décrivant précisément le passage illustré : « Si ke li norice fist I enfant alaitier le truie et le nori ». D'après le *Dictionnaire historique de l'ancien françois*, le verbe *allaicter* (ou *alaitier*, *alaister*) signifie non seulement allaiter, mais aussi « téter, goûter, se nourrir, prendre nourriture, se fortifier [...], sucer le lait de la mamelle d'une femme, ou de la femelle de quelque animal⁴² ». Par conséquent, on dit qu'un enfant *alaicte* sa mère, de même que la mère *alaicte* son enfant. Outre le verbe *alaicter*, il existe d'autres expressions désignant l'action d'allaiter, mettant au centre l'ambiguïté du vocable « *nourriture* ». Dans cet *exemplum*, l'auteur, en plus d'utiliser le verbe *alaicter*, emploie une périphrase pour évoquer l'allaitement du nourrisson par la truie (*que de che lait bien nourriroit*). L'expression « nourrir de son lait » met ainsi en lumière la polysémie de verbe. En effet, en ancien français, ce verbe signifie à la fois « alimenter » et « élever, instruire⁴³ ». La *nourriture*, la *nourriture* ou le *nourrissement* désignent donc l'éducation délivrée par le *nourriteur*, c'est-à-dire « celui qui nourrit, qui prend soin de quelqu'un⁴⁴ » tandis que le *nourrisson*, mot apparaissant au XII^e siècle sous la forme de *noureçon*, désigne non pas le nourrisson mais « l'action de nourrir un enfant⁴⁵ ». Le champ lexical de l'éducation en latin médiéval reflète également cette polysémie : le *nutritor* désigne à la fois « l'éducateur » et « celui qui procure l'entretien⁴⁶ », le *nutricius* et la *nutrix* ou *nutricia* (donnant le français « nourrice ») sont « [ceux] qui nourri[ssen]t et qui élève[nt]⁴⁷ » cependant seule la *nutrix* allaite le nourrisson, tétant ses *nutrices*, autre terme pour désigner les mamelles nourricières. L'opposition entre la famille de sang et la famille de lait est souvent basée sur une différence de classe sociale : le nourrisson, qui est issu

d'une lignée fortunée est placé en chez une nourrice peu fortunée. Jacquemart insiste dans un premier temps sur les vices de la nourrice, utilisant le champ lexical de l'argent : *feme petit riche, sonne d'argent, bon loier*, dressant d'elle un portrait peu flatteur. La nourrice accomplit simplement son *mestier*, et semble dépourvue de sentiment d'affection envers l'enfant qui lui est confié. Sa seule motivation, d'après l'auteur, semble être le gain qu'elle obtient grâce à son lait. De plus, l'assèchement des seins de la nourrice (*Ses lais, si que point n'en donna/ De lait donner toute sequa/ Si que ne l'ot de coi nourrir*) est peut-être une allusion à une personnification de la Luxure, dont l'allégorie est parfois représentée sous les traits d'une femme aux mamelles pendantes et flétries⁴⁸. On remarque d'ailleurs dans l'image que la femme porte une coiffure à cornette, considérée à l'époque comme un artifice féminin de séduction largement condamné par les prédicateurs : ce détail, associé à la pose lascive de la nourrice, contribue à faire d'elle une femme légère⁴⁹. Tous ces critères physiques et moraux font d'elle l'image-même de la mauvaise nourrice.

L'astruie, qui vient de mettre bas (*de nouvel ot pourchelé*), est au contraire valorisée, puisqu'elle adopte une attitude maternelle envers l'enfant : au lieu de rejeter le petit humain, elle l'accepte et l'allait *« comme le ferait la mère »* (*aussi com la mere fesist*). L'attribution d'un caractère maternel à cette truie contraste avec le manque d'amour de la nourrice envers l'enfant dont elle s'occupe. Le lait de la truie s'avère bon pour l'enfant, qui *« le nourrit aussi bien que l'aurait fait un autre lait »* (*l'enfancon si tres bien nourist / cius lais k'eust fait autres lais*). En peu de temps, le nourrisson se dote d'une belle couleur vermeille (*rouvelens*), est bien gras (*cras*), beau (*biaus*) et ragaillardi (*refais*), signes manifestes de bonne santé. Au moment de la saint Jean, donc aux alentours du 21 juin, l'enfant est sevré et retourne dans sa famille. Nous ne connaissons pas l'âge de l'enfant, mais d'après les travaux de Christiane Klapish-Zuber sur les livres de famille florentins, l'enfant était séparé au bout d'environ un an et demi de sa nourrice (à Florence, le début du sevrage s'effectue en moyenne vers 18,7 mois, et le retour a lieu en moyenne à 20,4 mois⁵⁰). Alors on procède à la réintégration de l'enfant sevré dans sa famille *« de sang »*. Toutefois, si trois enfants sur quatre sont rendus sevrés à leurs parents, la nourrice garde l'enfant dans un tiers des cas et devient alors *nutrix* à part entière, en cumulant un statut de nourricière et d'éducatrice. L'enfant de cet *exemplum*, lorsqu'il est *raporté* [au] *convint*, a donc probablement entre un an et demi et deux ans. Il sait en tout cas marcher, car une fois en présence de ses parents, l'enfant se précipite dans un *flochoncel*, c'est-à-dire une flaque de boue, et adopte un comportement de *pourchel* (pourceau) en se roulant dans la fange (*Conme uns pourchiaus s'i touelloit/ Et en le merde fuëlloit*). Jacquemart affirme que ce comportement bestial de l'enfant est dû au lait qui lui a transmis une *« telle nature »*.

L'ag morale de l'*exemplum* met en garde les parents contre la nourrice qui modifie, par son lait ou par un adjuvant animal, l'essence du petit enfant, qui s'efface derrière la *norreture*, c'est-à-dire l'éducation, bien que le terme prenne ici son sens moderne⁵¹. En effet, cet *exemplum*, en jouant sur l'homophonie des mots, inscrit l'allaitement, et donc le *norrisement*, dans le processus éducationnel de l'enfant. : *Pour che, vos qui enfans aves / Gardés bien ou vous les metés / A nourriche, par sainte Crois / Je di que souvent de ses drois / Retaut nourreture a Nature*.

Outre le côtoiement du nourrisson avec les pourceaux de la truie, qui aurait pu influencer sur le comportement de l'enfant, c'est bien le lait – mentionné à quatre reprises, en comptant le verbe *allaitier* – qui apparaît comme le vecteur de transmission de la

nature animale. Nous retrouvons une mention de cette influence du lait animal sur le nourrisson chez le prédicateur Bernardin de Sienne qui, dans un *exemplum* en italien prononcé le 5 septembre 1427 à Sienne sur la place du Campo, met en scène des allaitements interspécifiques. Le prêche s'inscrit dans une série de sermons portant sur le mariage et en particulier les devoirs conjugaux. Bernardin énumère les « trois bonnes raisons » pour lesquelles le mariage doit être « bien considéré », faisant suite au sermon de la veille axé sur la sanctification du mariage. Le prédicateur oppose aux bonnes raisons une série de mauvaises raisons de se marier, notamment celle du prétexte de l'union matrimoniale dans le but d'avoir des relations sexuelles licites. C'est alors qu'intervient la condamnation de la mise en nourrice des enfants siennois et florentins, qui était une pratique courante dans l'Italie du ^{xv}^e siècle. Bernardin distingue deux types de mise en nourrice : dans le cas où la mère est trop faible pour allaiter ou n'a pas assez de lait, la mise en nourrice est licite (*lecita*), mais elle devient immorale lorsque elle est un moyen de se délester d'une progéniture encombrante afin de s'adonner aux plaisirs de la chair. Bernardin s'adresse alors à la mauvaise mère, coupable de ne pas allaiter son enfant, alors que même une ânesse, dit-il, élève et allaite son propre ânon. Il est donc de la responsabilité de la mère, à qui le prédicateur s'adresse directement (*ti dico a te, donna*), d'allaiter elle-même son enfant car celui-ci « prendra les caractéristiques de celle qui l'aura nourri » (*egli piglia delle condizionale di colei che'l notrica*). Pour appuyer son propos, Bernardin raconte l'histoire, avérée selon lui, d'un pari contracté entre deux notables de Vérone. Le perdant hérite du poulain allaité par la chèvre, et celui-ci bondit à la manière de sa mère de substitution :

« [...] A la fin, il emmena le cheval, et n'ayant pas d'autre moyen de le faire nourrir et de le surveiller, il le fit allaiter par une chèvre. Sais-tu ce qu'il s'est passé, une fois que ce cheval fut grand ? Il s'est mis à sauter comme une chèvre, car il avait pris la nature de cette chèvre. »⁵²

Le prédicateur souligne qu'il agit ainsi car il a « pris la nature de cette chèvre », en ayant été nourri par son lait (*Elli salvata come una capra, perché egli aveva preso della natura di quella capra*). Afin de prouver la véracité de ses dires, Bernardin exhorte l'auditeur à vérifier par lui-même en donnant à nourrir un chevreau (*capretto*) par une brebis, ou encore, un agneau par une chèvre (*pecora*). En multipliant les cas particuliers, le prédicateur cherche à établir une vérité générale, prouvant ainsi à son public que la transmission des caractéristiques biologiques n'est pas intrinsèque à une race précise. De fait, la théorie s'applique à toute sorte d'animal, y compris l'homme. Voici le récit de Bernardin :

« Tu veux la preuve que c'est vrai ? Va choisir un chevreau et fais-le allaiter par une brebis, et tu auras une idée de comment il sera fait. Tu le verras avec un poil différent de celui qu'il aurait eu s'il avait été allaité par la chèvre. Aussi, au contraire, va choisir un agneau et fais-le allaiter par une chèvre ; tu verras qu'il aura un poil plus gros que celui des autres agneaux ; et ceci est seulement dû à l'allaitement. »⁵³

Le poulain, mais aussi le chevreau et l'agneau sont donc assimilés en filigrane à des petits enfants, qui risquent de voir leur « bon sang » perverti par celui de la nourrice. Bernardin à la fin de l'*exemplum* insiste sur le fait que ces modifications de leur sang sont dues essentiellement à leur allaitement par un animal d'une autre race que la leur. A travers cet *exemplum* animalier, le prédicateur procède donc à une mise en lumière des vertus héréditaires du lait maternel, et aiguise la vigilance que doivent avoir les parents qui ont recours à l'allaitement mercenaire, en les avertissant d'un risque de transmission d'une essence étrangère à la leur. Plus grave que des mauvaises

habitudes contractées au contact d'un animal ou d'une mauvaise nourrice est le risque d'être allaité par un « très mauvais sang » (*pessimo sangue*), ce qui atteste de la prégnance au ^{xv}^e siècle des théories galéniques sur le lien entre sang et lait.⁵⁴

L'allaitement animal se poursuit, semble-t-il, aux époques suivantes, comme l'atteste un texte de Montaigne, extrait de ses *Essais*. A l'instar de Michel Scot, Montaigne témoigne non seulement de la continuité des pratiques de l'allaitement mercenaire mais aussi de l'allaitement animal, qui est d'après lui de coutume dans certains villages français :

« Et ce que j'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire autour de chez moy, de veoir les femmes de village, lors qu'elles ne peuvent nourrir les enfants de leurs mammelles, appeler des chevres à leur secours. Et j'ay à cette heure deux lacquais, qui ne tetterent jamais que huit jours lait de femmes. Ces chevres sont incontinent duictes à venir allaiter ces petits enfants, recognoissent leur voix quand ils crient, et y accourent : si on leur en presente un aultre nourrisson, elles le refusent, et l'enfant en fait de mesme d'une aultre chevre. J'en veis un l'autre jour, à qui on osta la sienne, parce que son père ne l'avoit qu'empruntée d'un sien voisin, il ne peust jamais s'adonner à l'autre qu'on lui presenta, et mourut, sans doubte, de faim. Les bestes alterent et abastardisent aussi aysement que nous, l'affection naturelle. »⁵⁵

⁴⁴L'auteur atteste par cette anecdote, non seulement de la permanence de cette pratique mais aussi des critiques visant les allaitements alternatifs à celui de la mère. De fait, c'est pour mieux s'opposer à la théorie de l'instinct maternel soutenue par ses contemporains⁵⁶ que l'essayiste s'empare de l'allaitement animal. Ce faisant sa critique possède une ampleur indubitable, et ébranle au passage l'essentialisme médiéval basé sur la stricte division des espèces créées selon la volonté divine : chez Montaigne, il n'y a pas d'instinct maternel chez les humains, pas plus qu'il n'en existe au sein des différentes espèces animales. Au contraire, c'est l'expérience qui détermine les comportements et les proximités affectives entre les existants. Dès lors l'allaitement animal crée une zone d'indétermination entre l'humain et l'animal, une co-évolution des deux termes autour d'une pratique précise⁵⁷.

⁴⁵Ces différentes sources ont pour point commun de témoigner des pouvoirs du lait au Moyen Âge : lait guérisseur, lait magique, lait vecteur de la nature de celle dont les mamelles en sont remplies. Par la critique de l'allaitement animal, pratique moins fréquente que l'allaitement mercenaire, mais vraisemblablement effective comme le laissent entendre ces discours, l'Eglise cherche à promouvoir une parenté charnelle idéale qui conjoindrait la parenté de sang et la parenté de lait et où la mère, au cœur des préoccupations ecclésiastiques, joue un rôle central dans la constitution physique et morale du futur adulte, tant par son rôle nourricier que par l'éducation qu'elle prodigue. Mais pour positif qu'il soit, ce discours ne parvient pas à lever toute l'ambivalence attachée à l'acte d'allaiter : promu et favorisé par l'Eglise, il n'en demeure pas moins problématique et susceptible de révéler l'animalité supposée de la femme et de l'enfant au Moyen Âge.

Femmes animales et enfants sauvages

Considérons l'ensemble des acteurs qui interviennent dans ces pratiques : la bête, la femme, l'enfant et l'homme, dont les rôles respectifs contribuent à faire de l'allaitement animal un objet largement paradoxal. Dans les sources normatives

(médicales, exemplaires), celui-ci est avant tout une affaire de femmes (la mère, la nourrice) et est généralement l'objet de sévères critiques, alors que dans le même temps, au sein des sources historiques, hagiographiques et des images, l'allaitement animal se présente avant tout comme une affaire d'hommes (Romulus et Remus, Cyrus, saint Gilles, saint Mamant), et se trouve systématiquement associé à des personnages positifs. Comment comprendre ce paradoxe ?

Derrière la question phylogénétique de la transmission par le lait (et donc le sang), se dessine en fait le statut de trois figures, la femme, l'enfant et l'individu exceptionnel, qui entretiennent des relations singulières avec l'animalité.

Figure 12

Eve et Adam après la Chute, *Bible historiale*, Bibliothèque Sainte-Geneviève, ms. 20, f. 1. Enluminé entre 1320 et 1327 par le Maître de *Roman de Fauvel*.

La femme tout d'abord. Derrière les pratiques d'allaitement animal se trouve l'idée qu'elle et la bête peuvent se substituer l'un à l'autre. Cette capacité s'articule directement sur une conception médiévale de la femme comme être inférieur, incomplet, animal⁵⁸. Dans un article pionnier, Bruno Roy a montré comment le discours misogyne médiéval passait, comme toutes les constructions du minoritaire, par une assimilation à l'animalité. Sans reprendre toute son argumentation, on rappellera par exemple que Eve peut être représentée dans les *Bibles historiales* portant seule la tunique de peau donnée par Dieu⁵⁹, parure animale représentant la mortalité nouvelle de l'homme et son animalisation consécutive à la Chute (Fig. 12). Dans le processus de bestialisation de la femme, l'allaitement occupe une place singulière⁶⁰. La capacité féminine de générer de la nourriture corporelle fait sens au sein d'une cosmogonie médiévale où le critère alimentaire est central pour définir les relations avec le monde animal, marquant la limite entre les bons animaux (le *pecus*, que l'on mange) et les mauvais (les bêtes carnivores, que l'on ne mange pas)⁶¹. Si le caractère animal de l'allaitement n'est pas explicitement affirmé dans la littérature médiévale, il est sans

doute un facteur permettant de comprendre pourquoi femme et animal peuvent être si facilement substitués l'un à l'autre autour de cet acte. Les *droleries* s'en souviennent sans doute, lorsqu'elles représentent un taureau en train de traire une femme (Fig. 12).

Figure 13

Taureau trayant une femme, *Psautier*, Cambridge, Trinity College ms. B11.22, f.118v (détail).

Figure 14

Femme allaitant des chiots, Musée de l'homme, N° inventaire : PP0017631 / N° inventaire DMF : 1998-17982-32, photo Edmond Demaitre, 1930-1935, Tabouri, côte méridionale de Polynésie Nouvelle-Guinée.

Une fois n'est pas coutume, les *marginalia* détournent ce qui constitue d'ordinaire un tabou dans la culture médiévale. Et nous obligent à considérer l'autre versant, sensiblement plus obscur de l'allaitement animal. Car en effet, autant que l'allaitement par des animaux, il est important de prendre en compte les situations et les images montrant des femmes allaitant des animaux au Moyen Âge. La pratique est connue dans les campagnes de France jusqu'au XX^e siècle et se retrouve dans de nombreuses cultures. Elle est principalement pratiquée par des nourrices qui

souhaitent garder une lactation continue en l'absence de nourrissons à allaiter. C'est alors fréquemment des petits chiots qui sont sollicités (fig. 15)⁶².

Comment interpréter l'absence de cet acte dans les textes et les images médiévales, qui fait d'ailleurs écho à celle également marquante de récits hagiographiques représentant des saintes femmes tétant des animaux sauvages ? Il faut sans doute tenir compte ici de la faible proportion des sources s'intéressant aux femmes ; d'autre part, il est possible que le discours misogyne d'animalisation de la femme observé précédemment ait pu rendre particulièrement problématique l'allaitement animal par (et d') une femme ; mais surtout, il est concevable que la représentation « réaliste » d'une femme allaitant des animaux ait été gênée par l'existence d'une iconographie fort riche et dont le sens était tout autre.

Car en effet, fortement ambivalent, l'allaitement animal se trouve au cœur d'un système de représentations complexe ayant véhiculé des valeurs très différentes. C'est notamment le cas de l'allaitement « double », où les deux seins sont sollicités simultanément. Grâce aux travaux de J. Leclercq-Marx, l'improbable destin de cette image pendant près d'un millénaire est aujourd'hui mieux connu⁶³, et témoigne d'une migration symbolique particulièrement riche en enseignements sur l'évolution des conceptions de la Nature et de la femme. On rappellera trop brièvement que cette scène se rencontre tout d'abord dans des contextes extrêmement positifs, puisqu'elle se trouve lors des premiers siècles associée la figure de *Terra*, personnification de l'élément terrestre faisant objet de culte dans le monde grec (sous le nom de *Gaia*) et romain (*Terra mater*). Jusqu'au XIII^e siècle, la nature fertile peut être représentée soit allaitant deux enfants, soit allaitant deux animaux ceux-ci pouvant être très variés, allant de la vache au lion, en passant par le cerf, le cochon ou le serpent (fig. 14-15)⁶⁴.

Figure 15

Terra, Exultet, Biblioteca Casanatense, Roma (ms. 724 B I 13,3).

Figure 16

Terra allaitant un serpent et un porc, Aqua tenant des poissons dans ses mains, voûte de l'abside de la cathédrale Saint Georges à Limburg sur Lahn, fin XIII^e siècle.

Cette image, qui est une image de vie et d'abondance prend des formes très multiples au cours des siècles, elle peut notamment être accompagnée de la sirène, qui personnifie alors l'élément aquatique. Après avoir été fréquemment utilisée dans les reliures carolingiennes et dans les rouleaux *d'Exultet* (fig. 4) où elle accompagne ce grand chant de la renaissance du monde, cette image de la Terre se fait de plus en plus rare après le XI^e siècle : la représentation présente dans l'abside de la cathédrale de Limburg-sur-Lahn (fin XIII^e siècle), qui oppose AQUA tenant un poisson dans chaque main, et TERRA allaitant un porc et un serpent, semble être une des dernières représentations positives de la terre nourricière allaitante.

Figure 17

Cité de Dieu, Français 18, fol. 180v, Jupiter et Junon nourriciers (détail), vers 1469-1473.

D'une façon significative, lorsqu'une image similaire ré-apparaît à l'extrême fin du xv^e siècle dans un manuscrit de la traduction française de la *Cité de Dieu* par Raoul de Presle (fig. 18), c'est désormais sous un jour sensiblement plus critique. L'image renvoie alors à un chapitre de l'ouvrage d'Augustin qui tourne en ridicule les mœurs des Dieux romains, ainsi que la confusion régnant quant à leur classification (chapitre 7, 11-14). C'est ici Jupiter (représenté à gauche dans l'image en train d'allaiter une chèvre et un porc) qui est la cible de toutes les attaques, puisqu'un de ses épithètes (*Ruminus*) le décrit comme « allaitteur » des animaux⁶⁵. Augustin affirme qu'une telle fonction serait plus digne de Junon (à droite dans l'image), confirmant l'attachement du lien entre la femme et l'animal dans un contexte chrétien⁶⁶. Par cette critique, l'auteur dévalue dans le même temps l'allaitement animal, qui apparaît sous sa plume comme une activité infamante, indigne d'un dieu:

Il est incroyable que Jupiter, qui a pu s'abaisser jusqu'à allaiter non-seulement les enfants, mais encore les bêtes, d'où lui est venu le nom de *Ruminus*, n'ait pas voulu prendre soin de la parole, laquelle élève l'homme au-dessus des bêtes ?⁶⁷

Pourquoi un enlumineur de la fin du xv^e siècle a-t-il ressuscité cette image de la nature nourricière pour mieux la critiquer ? Pourquoi cette image, jadis positive est-elle alors négative ?

Sans doute faut-il y voir l'action conjuguée d'un goût alors partagé pour les *curiosa* tirées de l'œuvre d'Augustin, et l'ultime manifestation d'un mouvement général de moralisation des anciennes figures vitalistes, qui marque les derniers siècles du Moyen Âge⁶⁸. Car en effet, dès le xii^e siècle, la femme allaitant les animaux, tout comme la sirène tenant des poissons (qui lui est parfois associé en tant que personnification de

l'élément aquatique), deviennent toutes deux, non plus des images de la Nature fertile, mais des images d'une féminité inquiétante et négative⁶⁹.

L'image de la « femme aux serpents », dont Moissac fournit l'exemple le plus connu, est traditionnellement interprétée comme étant une « image de la luxure », se faisant « mordre les seins ». Cette identification est à l'évidence réductrice. En effet, on ne saurait prendre pour un hasard le fait que les reptiles mordent à chaque fois le *téton* de la femme incriminée. S'il est incontestable que cette image est négative, par la proximité du diable (Moissac) et par la maigreur des corps, le lien avec l'allaitement ne peut être évacué.

C'est d'ailleurs ce que font les textes, comme ce passage de la Vision de Saint Alberic (vers 1127), décrivant des femmes dans les tourments de l'enfer :

« Deux serpents suçaient les mamelles de chacune d'elles [...] Ces femmes étaient celles qui avaient refusé de donner à boire de leurs mamelles aux orphelins et aux enfants sans mère ou qui feignant de les allaiter ne les allaitaient pas »⁷⁰

Comme l'a montré Amanda Luyster, il est tout à fait possible de penser que ces images ne désignent pas seulement la luxure, mais aussi la figure plus indécise de la mauvaise mère qui, parce qu'elle refuse d'allaiter, fait un usage de son corps qui n'est pas entièrement tourné vers la procréation. La présence fréquente d'un animal visant le sexe de la femme de ces femmes aux serpents pourrait dès lors logiquement compléter ce portrait de la femme négative, qui, en refusant de faire la maman, fait la putain.

Sans forcément adopter une telle hypothèse, il nous semble indispensable de considérer que ces images négatives de femmes aux serpents *ne choisissent pas* entre la morsure et l'allaitement et sont véritablement ambivalentes (au sens où Jean-Claude Bonne entend ce terme), cherchant justement à jeter le doute dans l'esprit du regardeur⁷¹. En vérité, ces images ramènent la lactation à son caractère inquiétant, carnivore, et jouent précisément sur la richesse sémantique de cet acte et de cette partie du corps prise dans une dialectique entre maternité et sexualité.

Cette moralisation spectaculaire de l'allaitement animal peut s'expliquer par l'importance nouvelle que prend le sein féminin à cette époque⁷². Devenant l'objet d'un investissement affectif sans précédent, le sein féminin est intégré dans un cadre moral où le pôle positif est constitué par la Vierge à l'enfant, et le négatif par la femme-au-serpent (fig. 19-20) ; dans un tel contexte, des figures moins dualistes comme celle de *Terra* n'ont plus leur place⁷³.

Figure 18

Femme aux serpents, Mailhat (Puy de Dôme, fin XII^e).

Enfants sauvages

Si l'allaitement a à voir avec l'animalité, c'est parce que ses deux acteurs, la femme comme l'enfant, sont considérés, chacun à leur manière, comme étant proches de l'animal. On l'a dit, l'enfant est un humain qu'il s'agit d'achever, de construire, par le biais d'un processus appelé *anthropopoïesis* par les anthropologues⁷⁴. Le recueil d'*exempla* connu sous le nom de *Ci nous dit* l'affirme dans un raccourci saisissant : il faut que le jeune humain « perde le sens des bêtes »⁷⁵.

Cependant, si l'allaitement animal de substitution a pu exister dans certaines situations au Moyen Âge, on notera qu'à l'exception de l'image de *Renart le Nouvel* qui est la plus directement indexée sur les pratiques, les images d'enfants tétant des bêtes (qui datent majoritairement des XV^e-XVI^e siècles) ne se situent pas dans le cadre domestique ou urbain, mais presque toujours dans la forêt. C'est que, au croisement entre enfance et sauvagerie, est en train d'apparaître une nouvelle figure : l'enfant sauvage.

La figure de l'homme sauvage (nu, velu et quadrupède), connaît plusieurs variantes et évolutions au cours du Moyen Âge. Au delà de la sauvagerie *ontologique* de l'*Homo Sylvestris* et des ensauvagements de *transgression* très présents dans la littérature, un nouveau mode de transmission du sauvage apparaît à la fin du Moyen Âge, qui connaîtra une durable fortune jusqu'au XX^e siècle : l'ensauvagement par l'allaitement et l'éducation animale d'un jeune enfant abandonné. Se développe alors

une figure spécifique, celle de « l'enfant sauvage », qui s'autonomise progressivement du cadre plus général de l'« homme sauvage »⁷⁶.

À ce titre, c'est le récit connu sous le nom de *Valentin et Orson* qui apporte les informations particulièrement utiles. Ce texte, originalement rédigé au XIV^e siècle, ne nous est parvenu en français que par des versions imprimées de la fin du XV^e siècle, et connu sous cette forme, un formidable succès dans toute l'Europe. L'épisode qui nous intéresse décrit la reine de Grèce obligée d'accoucher en pleine forêt. Pendant que son mari va chercher de l'aide, une ourse s'empare de l'un des deux jumeaux nouveaux nés. Cet enfant, élevé et allaité par l'animal, devient poilu : en un mot un homme sauvage. Si aucune image médiévale ne nous est parvenue de l'épisode de l'allaitement, une gravure de la fin du XVII^e siècle présente Orson allaité aux milieux de ses frères de laits (fig. 18).

Figure 19

6 Orson allaité par l'ourse, in *Valentine and Orson ; The two Sonnes of the Emperour of Greece*, Londres, Printed for T. Passenger, 1682. Londres, British Library.

« Orson allaité par l'ourse », In *Valentine and Orson. The two sonnes of the Emperour of Greece*, Londres, T. Passenger, 1682.

Le graveur n'a pas oublié de marquer son abondante pilosité, et de souligner, à la suite du texte, la transmission des caractères spécifiques par le biais de l'allaitement. Plus tard dans le récit, son frère, devenu un important chevalier, le capture dans la forêt (sans connaître son identité) et le ramène au château. L'homme sauvage se voit alors doté d'un nom (*Orson*) marquant son inclusion nouvelle dans la société humaine. Accueillis à la cour du prince, Orson impressionne et séduit les dames par sa force surnaturelle. En dernier lieu Orson retrouve le monde de la forêt, vivant cette fois positivement son exceptionnalité, dans le rôle d'un ermite⁷⁷.

On est frappé ici par le caractère profondément ambivalent de ce héros. Ce n'est plus ici, comme dans les images des XII^e-XIII^e siècle, un axe moral qui organise le récit –

Orson n'est ni bon ni mauvais, il est exceptionnel – c'est désormais le trajet du héros entre nature et culture qui est au cœur de la problématique. Son lien avec le monde sauvage lui confère une aura particulière qui véhicule autant d'angoisse que de fascination.

Figure 20

« Mélusine allaitant Thierry », *Roman de Mélusine*, BnF, ms fr. 12575, f. 89, début du xve siècle.

Ce type d'exceptionnalité a-morale n'est pas le propre de ce récit, on la rencontre déjà dans *Mélusine* où les enfants de la fée sont parfois représentés allaités par une mère-sirène (Fig. 19)⁷⁸. La progéniture de cette mère étrange issue du monde de la forêt, possède d'ailleurs de multiples tares sur leur visage, dont une défense de sanglier (c'est le cas de Godefroy Fig. 20). De façon particulièrement troublante pour nous, cette animalité hideuse n'est pas négative et fonctionne dans ces récits comme un signe d'élection⁷⁹. A la fin du Moyen Âge, ces enfants difformes sont considérés comme de véritables héros dont on vante les mérites, et sont revendiqués en tant qu'ancêtres par de grandes familles princières européennes⁸⁰.

Figure 21

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

« Comment Geuffroy occist le gayant Guedon en Guerende », Illustrations de *La Mélusine. L'Histoire de la belle Mélusine*, reproduction en fac-similé de l'édition de 1478 f. CXLIV.

Conclusion

Que conclure de la diversité et de la profusion de ces allaitements animaux au Moyen Âge ? Le positiviste y verra une nécessité : dans des contextes relativement précaires où la communauté de vie entre les humains et d'autres mammifères est importante, l'usage de laits et de nourrices animales s'impose presque naturellement. L'utilisation probablement rare des biberons (les chevrettes) implique par ailleurs que le contact direct avec la mamelle animale devait être une situation assez fréquente.

Cela dit, on ne saurait tenir cet acte pour anodin ou strictement nécessaire, et nous avons voulu montrer que les textes qui l'évoquaient avaient suscité des constructions particulièrement complexes d'un imaginaire, dont les valeurs ont été très changeantes au cours du Moyen Âge. La description que nous en avons proposée est forcément insatisfaisante, tant il est évident que la documentation accuse des lacunes considérables. Ainsi, si l'usage de l'allaitement par des animaux domestiques est largement relayé par des textes, le fait d'allaiter des animaux pour une femme – notamment pour maintenir la lactation – ne se rencontre pas dans les sources médiévales ; seules des images montrent cet acte mais sur un mode toujours allégorique. Il est dans ce cas difficile de trancher entre une absence de pratique et les carences de la documentation, tant il est vrai que cet usage est largement attesté pour les périodes plus récentes dans de nombreux contextes européens. Cette interrogation, comme beaucoup d'autres, rappelle combien ce sujet, que nous ne faisons ici que défricher, mérite d'être approfondi.

En tout état de cause, si l'allaitement animal est support d'imaginaires, producteur de tabous etc. c'est bien parce qu'il met en scène et intervertit des figures – la femme, l'enfant – que le Moyen Âge perçoit dans une proximité ontologique avec le monde animal. Mais l'on aurait tort de projeter dans cet acte le sentiment de dégoût qu'il peut susciter aujourd'hui en tant qu'intermédiaire inquiétant entre le monde humain de la Culture et celui animal de la Nature. Les prémices de ces grandes catégories n'apparaissent qu'à la fin d'un Moyen Âge qui avait jusque là pensé les relations entre humains et non-humains sur un mode plus analogique⁸¹ : l'allaitement animal était alors un acte particulièrement à même de soutenir des discours très variés pouvant aussi bien porter sur la sexualité la plus ordinaire que sur la sainteté la plus exceptionnelle. De ces variations et de ces valeurs contrastées, l'image est un bon indicateur, elle permet de dégager une chronologie grossière (sachant naturellement que d'anciennes situations peuvent se prolonger loin dans le temps, que cette évolution n'est pas homogène etc.) :

Dans un premier temps, qui va de la fin de l'antiquité tardive jusqu'au XII^e siècle, c'est la figure de *Terra* allaitant les animaux qui prédomine. Il s'agit alors d'un allaitement double, en tout points positif, qui est explicitement une image de la génération et de la fertilité. Cette figure de la terre qui par ses seins transmet la vie aux créatures, est le prolongement direct de l'iconographie païenne de *Terra mater* ; pour autant, elle se rencontre principalement dans le cadre tout à fait légitime et ecclésiastique des rouleaux d'*exultet*, au cœur d'une liturgie faisant l'éloge de la renaissance de la nature au printemps.

Entre le XII^e et le XIV^e siècle, dans un contexte où le sein féminin fait l'objet d'un investissement symbolique nouveau, la femme qui allaite les animaux, et plus généralement l'allaitement double devient le pôle négatif d'un couple moral régissant les bonnes pratiques d'éducation. Dans ce cadre où l'allaitement du Christ par la Vierge fait figure de véritable modèle, les prédicateurs, mais aussi les images mettent en avant une hiérarchie des laits : le lait maternel est supérieur à celui d'une nourrice qui est lui-même supérieur à celui d'un animal. L'allaitement animal s'inscrit alors dans un champ à la fois social et moral, et vient seconder une rhétorique où la mère allaitante s'oppose désormais à la mauvaise mère et à la mauvaise nourrice, toutes les deux étant plus ou moins directement associées à l'idée de luxure. C'est notamment le cas de cas de la femme tétée par des serpents dont la valeur s'inverse complètement : la succion devient une morsure et l'antique figure de la Terre nourricière devient l'image d'un corps seulement tourné vers la sexualité.

Enfin les XV^e-XVI^e siècles voient se multiplier un type d'image nouveau, au sein d'un corpus hagiographique, historique et littéraire. Alors que la littérature morale des siècles précédents se focalisait sur la dimension domestique et quotidienne de l'allaitement, ces nouvelles images mettent en scène des destins exceptionnels comportant des allaitements prodigués par une animalité sauvage. Les allaités sont de futurs rois (Romulus⁸², Cyrus II, les fils de Mélusine), des ermites (Saint Gilles) ou des hommes sauvages (Orson) mais tous tirent de leur nourriture insolite une aura exceptionnelle. C'est pour le coup, le couple Nature/culture – alors en formation – qui devient prépondérant et qui vient remplacer l'ancien cadre social et moralisant.

L'apparition de cette dernière iconographie intrigue, et ses causes restent encore largement à déterminer. On peut considérer que ces images tirent toute leur force du rôle nouveau que joue le lait dans la construction de l'individu. Parce qu'il

permet de modifier la nature, aussi bien physique que morale d'une personne après sa naissance, le lait se situe en travers de nos catégories contemporaines de l'inné et de l'acquis. En dotant ses héros, ses saints d'une parenté d'adoption animale, ces récits tiennent à montrer leur construction en tant qu'êtres exceptionnels : ce qui est d'ordinaire une transgression pouvant devenir positive⁸³. Cette nouvelle parenté qui n'est plus celle « charnelle » de leurs géniteurs, n'en n'est pas moins physique, construite qu'elle est par l'ingurgitation, par l'alimentaire⁸⁴ ; elle marque la nécessité pour des êtres d'exception de s'extraire du cadre familial ordinaire et de contracter des alliances, des hybridations avec des forces nouvelles qui, parce que non-humaines, peuvent aussi bien tendre vers la sauvagerie que vers la sainteté.⁸⁵

NOTES

1. V. HUGO, *Correspondance familiale et écrits intimes*, sous la direction de S. GAUDON et B. LEULLIOT, t. I, 1802-1828, Lettre d'Adèle Hugo à ses beaux-parents, fin septembre 1823, p. 552
2. *Ibid.*, Lettre de Victor Hugo à ses parents, 4 octobre 1823, p. 553.
3. La première nourrice de l'enfant avait été renvoyée pour son mauvais comportement, et parce qu'on la suspectait d'être enceinte (par une épreuve : son lait caillait quand il était chauffé). L'enfant fut nourri de panade sucrée, d'eau de riz et d'orge mêlé à du lait entre ces différentes nourrices, cf. *Ibid.*, Lettre du général Hugo à son fils, 24 septembre 1823, p. 549. Sur les pratiques d'allaitement, et de mises en nourrices à Paris on peut se reporter à F. FAY-SALLOIS, *Les nourrices à Paris au XIX^e siècle*, Payot, Paris, 1980.
4. Nous tenons à remercier particulièrement Marie-France Morel pour les précieuses références qu'elle a bien voulu nous fournir, nous remercions également Giovanni Careri, Didier Lett, Salvatore d'Onofrio et Louise Million pour leur aide et conseils avisés. Parmi les rares études portant sur l'allaitement entre homme et animal, on peut se reporter à M.-F. MOREL, *Entrer dans la vie, naissances et enfances dans la France Traditionnelle*. Présenté par J. GÉLIS, M. LAGET, M.-F. MOREL, collection archives Gallimard, 1978, p. 111-114 ; ID. « De quelques allaitements "extra-ordinaires" dans l'histoire occidentale », dans *Allaitements en marge*, sous la direction de D. BONNET, C. LE GRAND-SEBILLE, M.-F. MOREL, L'Harmattan, Paris, 2002, p. 141-162 ; F. SIGAUT, « Allaitement et maternage entre espèces animales différentes », *Ethnozootechnie* 65, 2000, p. 81-87 et Cf. J. MILLIET, « Un allaitement insolite » in J. HAINARD et R. KAERH (ed.) *Des Animaux et des hommes*, Neuchâtel, Musée d'Ethnographie, 1987, p. 87-118.
5. *Histoire naturelle de Pline*, tome 17, traduction nouvelle par M. Ajasson de Grandsagne...[et al.], ed. C.L.F Panckoucke, Paris, 1829-1833.
6. Ce type de discours sur les vertus du lait se retrouve chez certains auteurs de l'Antiquité tardive. Ainsi, le *Tetrabiblos* du médecin byzantin Aetius d'Amide, traité de médecine daté du début du VI^e siècle après J.-C., nous informe que le lait soigne diverses maladies. Aëtius d'Amide, *Aetii medici graeci contractae ex veteribus medicinae tetrabiblos hoc est, quaternio, sive libri universales quatuor, ... per Janum Cornarium medicum physicum Latine conscripti*, 1543-1544, p. 93 : « Ad pulmonis itaque ac intestinorum ulcera, item renum, vesicae ac uteri, et ad papularum eruptiones, ac furunculos, et alias cutis asperitudines, convenientissimum est in postu. » Cependant, si Aetius reprend les remarques de Pline, il écarte de sa liste des laits celui de femme et ne fait aucune mention d'une quelconque utilisation de lait animal dans le cadre d'une

alimentation infantine. On retrouve tout au long de la Renaissance ces préceptes médicaux, notamment chez le médecin Ambroise Paré dans ses *Oeuvres morales*

7. PLUTARQUE, *Œuvres morales*, tome 1 : « Sur l'éducation des enfants », traduit du grec par A. Ricard, Paris, 1844, p.4.

8. Par exemple, JACQUES DE VORAGINE rapporte que le « lait est du sang cuit dans l'utérus » (*Lac enim sanguis est in uberibus decoctus*), *Sermones quadragesimales, Eadem die scilicet in cena domini, sermo II*, JACOBI DE VORAGINE, *Sermones aurei in duo tomos divisi*, ed. Rudolphus Clutius, Augsburg et Cracovie, 1760, p. 169. Chez les martyrs, du lait coule parfois des plaies, comme on le lit dans la *Légende Dorée* lors du martyr de l'apôtre Paul, ou des jeunes compagnons de saint Blaise : *Légende Dorée*, Gallimard, 2004, p. 468, 204. Sur ce thème on peut se référer à M.- C. POUHELLE « Le sang et ses pouvoirs au Moyen Âge », dans Arlette FARGE (ed.), *Affaires de Sang*, Imago, Paris, 1988, p. 17-41 et à D. JACQUART et C. THOMASSET. *Sexualité et savoir médical au Moyen Âge* ; Paris : Presses universitaires de France, 1985

9. Sur les lactations de la Vierge, et leurs images cf. J. BERLIOZ « La lactation de saint Bernard dans un exemplum et une miniature du *Ci nous dit* (début du XIV^e siècle) », dans *Cîteaux, Commentarii cistercienses*, 39, 1988, p. 270-284, ainsi qu'à sa reprise et ses prolongements par Cécile DUPEUX, « La lactation de saint Bernard genèse et évolution d'une image », dans *L'image et la production du sacré*, actes du colloque de Strasbourg, (20-21 janvier 1988) organisé par le centre d'Histoire des religions de l'Université de Strasbourg II sous la direction de Françoise DUNANT, Jean-Michel SPIESER, et Jean WIRTH, Paris, Méridiens Klincksieck, 1991, p. 165-193. On trouve notamment des images de la Vierge allaitant des clercs ou moines malades dans le manuscrit BNF NAF 24541, f. 36v (enluminé par Jean Pucelle c. 1330-1340), ou BNF fr. 22928 f. 80 (1^{er} moitié du XIV^e siècle). dans le tableau d'Antonio Peris, de 1410 conservé au musée de Valence, la Vierge allaitante est entourée de fidèles munis de bols qui recueillent les gouttes de lait qui s'échappent de son sein.

10. Didier LETT, « L'allaitement des saints au Moyen Âge. Un seul sein vénérable : le sein de la Vierge », dans D. Bonnet, C. Le Grand-Séville, M.-F. Morel, *Allaitements en marges*, L'Harmattan, Paris, 2002, p. 163-174

11. Les grecs semblent n'avoir représenté qu'exceptionnellement les scènes d'allaitement et d'exhibition des seins nus. Cf. L. BONFANTE, « Nudity as a costume in classical art », *AJA*, 93, 1989, p. 543-570 ; EADEM, « Nursing mothers in classical arts », dans A. O. KOLOSKI-OSTROW et C. L. Lyons (éds.), *Naked truths: women, sexuality, and gender in classical art and archeology*, New-York, 1997, p. 174-196. L'exhibition du sein des Vierges gothiques a de multiples avatars, lors de l'allaitement de l'enfant, d'un moine malade ou miraculé, ou simplement dans le but de suscité la pitié de son fils. Pour une analyse développée de la représentation du sein au Moyen Âge cf. J. WIRTH, « Le sein féminin au Moyen Âge », *La madre, Micrologus, Natura, Scienze e Società Medievali*, XVII, Sismel, Edizioni del Galluzzo, Florence, 2009, p. 305-326

12. Il existe peu d'études consacrées à l'allaitement animal au Moyen âge. Il convient ici de signaler l'article de Marie-France MOREL, « De quelques Allaitements extra-ordinaires dans l'histoire occidentale », dans *Allaitements en marges... op. cit.*, p. 141-162, ainsi que les pages que lui ont consacrées Didier LETT et Marie-France MOREL dans leur *Histoire de l'Allaitement*, La Martinière, Paris, 2006, p. 135-sqq. Et l'on peut aussi se reporter aux travaux sur l'histoire de l'enfance qui insistent sur la centralité de la question de l'allaitement maternel dans les théories de l'éducation médiévale : Didier LETT, *L'enfant des miracles*, Aubier, Paris, 1997, ID. et D. ALEXANDRE-BIDON, *Les enfants au Moyen Âge, V^e-XV^e siècles*, Hachette, Paris, 1997, ou encore pour une approche de la culture matérielle et iconographique de l'enfance, D. ALEXANDRE-BIDON et M. CROSSON, *L'Enfant à l'ombre des cathédrales*, Presses Universitaires de Lyon, 1985

13. TITE LIVE, *Histoire romaine*, I, 3. Cette ambivalence a été mise en images de manière provocante par Fellini dans l'affiche de son film *Roma* (1972), qui figure une femme à quatre pattes laissant pendre de son ventre des pis animaux.

14. JUSTIN, *Histoires Philippiques*, livre I, chap 5, vers 8-14, ed. Les Belles Lettres, p. 12-13
15. PETRUS COMESTOR, *Historia Scholastica, Liber Danielis*, PL. 198 col. 1470-1471.
16. *Tutte le Opere de Giovanni Boccaccio* ed., Vittore Branca (Verona: Arnoldo Mondadori, 1964), *Des cas des nobles hommes et femmes* ed., Patricia May Gathercole, Chapel Hill - University of North Carolina, 1968.
17. Justin souligne déjà la charité (*misericordia*) de la chienne, qui continue à suivre l'enfant lorsqu'il est enlevé par le bouvier. Signe de cette proximité entre l'animal et l'enfant, la chienne, qualifiée de nourrice (*nutrici*) est dotée d'*ubera* (et non de *mamilla*) ; elle est ensuite baptisée Spargos (*chienne* en langue persane) chez Justin alors que l'enfant (chez Pierre le Mangeur) reçoit le nom de Sparticus, qui désigne le chiot (*catulus*).
18. Dans d'autres images du même texte, au milieu du XV^e siècle, l'enfant est plus volontiers représenté à genoux s'approchant de la bête comme un petit animal, cf. par exemple Boccace, *De casibus*, BNF 235, f. 70.
19. Dans le même ordre d'idée, certains gouvernements, comme celui de Julius Marathus cité par Suétone pouvaient décider que l'ensemble des enfants né une année pouvaient être exposés. Paul Veyne précise une donnée qui nous semble étonnante aujourd'hui : la plupart des esclaves romains étaient peut être des enfants libres exposés et vendus comme esclaves, tandis que les fils des esclaves domestiques pouvaient servir un maître dont ils étaient en même temps, l'enfant biologique, Cf. Paul VEYNE, *La société romaine*, Seuil, 1991, p. 106. Par ailleurs, Pierre Brûlé a pu montrer, par un système comparatif que les enfant exposés en Grèce ancienne étaient sans doute majoritairement des filles, ce qui explique le *sex ratio* en leur défaveur dans cette société. Les mythes consacrés d'enfant mâles abandonnés et recueillis par des bêtes laisseraient, en creux voir une sélection genrée des enfants exposés. Cf. P. BRÛLÉ, « Infanticide et abandon d'enfants. Pratiques grecques et comparaisons anthropologiques », *Dialogues d'histoire ancienne*, 1992, Volume 18, Numéro 18-2, pp. 53-90.
20. Ces deux héros qui finissent pas retrouver leurs vrai parents, cette étape fut si cruciale que « ayant eu un petit garçon, ils le placèrent sous une chèvre, et lorsqu'une petite fille leur arriva, comme cadette, ils lui firent téter la mamelle d'une brebis », Longus, *Daphnis et Chloé*, Les Belles Lettres, 1987, p. 95
21. *Ibid.*, p.11.
22. John BOSWELL, *Au bon cœur des inconnus, les enfants abandonnés de l'Antiquité à la Renaissance*, Gallimard, 1993 [trad. fr de *The kindness of Strangers, the abandonment of children in Western Europe from Late Antiquity to the Renaissance*, New York, 1988], description de la figure 1, la louve capitoline, Musée du Capitole, Rome.
23. Sur les oblats, cf. M. DE JONG, *In Samuel's image: child oblation in the early medieval West*, Brill, Leiden, 1996. Prenant le contrepied de Boswell, dont l'ouvrage s'indignait de l'abandon des enfants, l'auteur soutient que c'est justement parce que les parents tenaient à leurs enfants que le sacrifice était perçu comme une épreuve terrible et gratifiante pour la vie dans l'au-delà.
24. Sur l'émergence de l'autoreddition des adultes à la fin du XII^e siècle, cf C. de MIRAMON, *Les donnés au Moyen Âge : une forme de vie religieuse laïque. (vers 1180 - vers 1500)*, Paris, Le Cerf, 1999.
25. Ulrich de Cluny le déplorait : « Après qu'ils ont une maisonnée, pour ainsi dire, de fils et de filles, ou s'ils ont des enfants boiteux ou estropiés, sourds, muets ou aveugles, bossus ou lépreux, ou encore des enfants qui ont la moindre tare qui les rendrait moins désirables dans le monde laïc, [les parents] les offrent comme moines avec les plus pieux des vœux [...]. En vérité, il peut toujours être fait mauvais usage de ce qui est né d'honnêtes et pieuses motivations, et cette sainte institution a été corrompue par l'avidité des parents, qui pour le profit de la famille, livrent aux monastères les bossus, les difformes, les pauvres d'esprit ou les enfants peu prometteurs qu'ils peuvent avoir » PL 149, col 635-636, cité par John BOSWELL dans *Au bon cœur des inconnus... op. cit.*, p. 211.

26. Selon la *Vita* reprise par la *Légende dorée*, Gilles serait mort en 700. Pourtant, une anecdote de sa vie rapporte qu'il aurait rencontré Charlemagne (né entre 742 et 748), et lui aurait pardonné un crime terrible qu'il n'aurait jamais osé confesser. La légende veut que cet indicible péché soit un inceste commis avec ses filles. Cf. Baudoin de GAIFFIER, « La légende de Charlemagne ; Le péché de l'empereur et son pardon », *Etudes critiques d'hagiographie et d'iconologie*, Bruxelles, Subsidia hagiographica, 43, 1967, p. 260-275.

27. Seigneurs, oez un bel miracle : / loc u ert en s'abitacle, / en sa logë u il urout / e Nostre Seignur depreiout, / si vit une bisse sauvage / tut dreit a la venele / par la sente k'ele trovad : / entre les branches se muscat, / ne dutet pas, peis dreit enz veit. / Gros out le piz e plein de leit : / As peiz Gire se veit gesir, / Presente sei de lui servir. / Gires ad la bisse veüe / Ki a ses peiz est estendue : / Mult se fait lez, kar ben suschad / Ke Damnedeus lui enveiad. / Tant cum iloc el desert fud, / Del leit de la bisse ad vescucl.», Guillaume de Berneville, *La Vie de saint Gilles*, Champion Classique, Paris, 2003, p. 95-98, v. 1503-1540

28. « Sire, fait il, a une bisse la plus bele ke je veïsse / puis cel'hure ke jo fu nez », *Ibid.* v. 1673-1675

29. Sur cette custode, on peut se référer au catalogue *Tesori di Orte*, a cura di Silvia Maddalo, Orte, 1998, qui présente des reproductions de détail de chacun des panneaux.

30. *Quando santo Egidio fu allatato dalla cervia*

31. Un démon vient substituer un changelin au saint qui est, dans le panneau suivant allaité par une biche blanche. Cf. Martino di Bartolomeo, 1389-1434, *Vie de saint Etienne*, Städel Museum., cité par Jean-Claude SCHMITT dans *Le saint Lévrier*, guérisseur d'enfant depuis le XIII^e siècle, Flammarion, 1979, p. 113-116. Baudoin de Gaiffier a dénombré trois saints volés par des démons : Etienne, Laurent et Barthélémy, mais n'évoque pas saint Gilles, cf. « Le diable voleur d'enfants. A propos de la naissance des saint Etienne, Laurent et Barthélémy », dans *Etudes critiques d'hagiographie et d'iconologie*, Bruxelles, 1967, p. 169-193. Outre le polyptyque du Städel Museum, on trouve une représentation de Saint Etienne allaité par une biche dans l'église de S. Lucchese, à Poggibonsi (fin XIV^e-deb XV^e siècle)

32. Sur saint Mamant, et l'allaitement en général on peut se reporter aux analyses de Roberto Lionetti, *Le lait du père*, Imago, Paris, 2008 [trad. fr. de *Latte di padre*, Grafo Edizioni, Brescia, 1984], p. 14-18.

33. « C'est moi qui t'ai engendré à la religion par mes leçons et mes exemples; c'est moi encore qui t'ai nourri de lait ; [...] tu as été enlevé de mon sein », écrit Bernard à son cousin Robert de Châtillon enfui à Cluny, BERNARD DE CLAIRVAUX, *Lettre 1*, 10, ed. Sources chrétiennes n° 425, Paris, 1997.

34. “Riferiva anche essa madonna Chiara che una volta, in visione, le pareva che essa portava a santo Francesco uno vaso de acqua calda, con un asciugatoio da asciugare le mani. E saliva per una scala alta : ma andava così leggerament, quasi come andasse per piana terra. Et essendo pervenuta a santo Francesco, esso santo trasse dal suo seno una mammella e disse ad essa vergina Chiara : “Vieni, ricevi e suggi”. Et avendo lei succhiato, quella rotondità ovvero bocca de la poppa, donde esce lo latte, remase intra li labbri de essa beata Chiara[...]”, *Fonti Francescane*, a cura di Ernesto Caroli, Padova, 1990, p. 2333-2334

35. Rappelons qu'une seule image connue de la lactation de S. Bernard le représentent tétant directement le sein de la Vierge (*Ci nous dit*, Chantilly, musée Condé, ms 27 f. 178). On connaît également quelques rares représentations de la charité romaine ou de l'Eglise allaitant les fidèles, sur ce point, cf. C. MAILLET, « La maternité renversée. La charité romaine au féminin et au masculin à la fin du Moyen Âge », dans *Le visible et le lisible*, actes du colloque 28-29 juin 2006 à l'INHA, Nouveau Monde éditions, collection CIES Sorbonne, Paris, 2007, p. 183-211.

36. Sur le maestro di Staffolo, cf. P. ZAMPETTI, G. DONNINI, *Gentile e i pittori di Fabriano*, Nardini Editore, 1992. Le retable en question avait été réalisé pour l'église S. François de Staffolo, et est désormais conservé dans la paroisse de saint Gilles.

37. Il s'agit ici de saint Macaire d'Alexandrie, fêté le 2 janvier, parfois confondu avec Macaire l'Egyptien, dont la vie a été reprise dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. L'épisode de la bubale allaitant le saint, et rejetant son propre petit est raconté par Pallade (c. 363-c. 431) dans *Histoire Lausiaque, vies d'ascètes et de Pères du désert*, texte grec, introduction et traduction française par A. Lucot, Picard, Paris, 1912, XVIII, 10.
38. Danièle Alexandre Bidon cite plusieurs exemples de figurations de biberons, souvent associées au père de famille (mère/allaitement, père/biberon), comme dans le sevrage d'Isaac dans la Bible de Jean de Sy, BnF Français 15397, fol. 32v, vers 1355-1357. Cf. Danièle ALEXANDRE-BIDON, « Images du père de famille au Moyen Âge », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 4 | 1997, [En ligne], mis en ligne le 04 septembre 2007. URL : <http://crm.revues.org//963>., mais aussi *L'enfant à l'ombre des cathédrales...op. cit.*, p.131 et P. RICHÉ et D. ALEXANDRE-BIDON, *L'Enfant au Moyen Âge*, Paris, Seuil/BNF, 1994.
39. Voir notamment BERNARD DE GORDON, *De conversatione vitae humane*, p 12-13.
40. MICHEL SCOT, *Liber physiognomiae*, éd. 1500.
41. P.-Y. BADEL, « Deux exempla dans Renart le nouvel : le nourrisson de la truie (v. 5131-72) et Le singe corrigé (v.5437-5531) », *Alain de Lille, Gautier de Châtillon, Jakemart Giélée et leur temps, Bien dire et bien apprendre*, 2, 1979, p. 259-276.
42. J.-B. de la CURNE, *Dictionnaire historique de l'ancien françois ou Glossaire de la langue françoise depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XIV*, pub. L. Favre, Paris, 1875, p. 337.
43. *Ibid.*, p. 56.
44. *Ibid.*, p. 57.
45. *Ibid.*, p. 56.
46. NIERMEYER, *Mediae Latinitatis Lexicon Minus*, Brill, 2002, p. 945.
47. F. GAFFIOT, *Dictionnaire Latin-français*, Hachette, Paris, 1934, p. 1049.
48. Voir plus loin la sous-partie « Femmes animales et enfants sauvages ».
49. Les coiffes à cornettes sont décrites à plusieurs titres. En tant qu'ornement corporel, elles ne respectent pas la rotondité naturelle de la tête donnée par Dieu aux hommes, plus encore elles rapprochent les femmes de l'animal (des chèvres selon le *Ci nous dit*), enfin elles apparaissent clairement comme un attribut diabolique. A ce propos, nous renvoyons à la communication de M. D. Bohler, dans *Micrologus, Finis corporis*, sous presse.
50. C. KLAPISH-ZUBER, « Parents de sang, parents de lait : la mise en nourrice à Florence (1300-1530), *Annales de Démographie Historique*, 1983, p. 56. Cette étude reprend « Genitori naturali e genitori di latte nella Firenze del Quattrocento », *Quaderni Storici*, 44, 1980, p. 543-563.
51. Sur le concept de « norreture », cf. D. DESCLAIS-BERKVAM, *Enfance et maternité dans la littérature française des XII^e et XIII^e siècles*, Paris, Champion, 1981
52. « [...] Infine egli ne menò quel cavallo, e non avendo altro modo da farlo nutrire e custodire, egli el fece lattare a una capra. Sai che n'avenne, poi che questo cavallo fu grande ? Egli salvata come una capra, perché egli aveva preso della natura di quella capra. » BERNARDIN DE SIENNE, *Prediche volgari sul Campo di Siena*, Predica XXI, ed. Carlo Delcorno, t. 1, p. 610-611.
53. « Vuo'lo provare si è vero ? Va' e piglia un capretto et fallo lattare a una pecora, e polli mente come sarà fatto. Tu il vedrai d'altro pelo che se fusse lattato dalla capra. Così, per contrario, va piglia uno agnello e fallo lattare a una capra ; anco il vedrai poi cor un pelo più grosso che gli altri agnelli ; et questo è solo per lo essare nutriti. » *ibid.*, p. 611.
54. Le recours à l'exemple du changement de nature de l'animal par l'absorption du lait d'une autre espèce se retrouve chez les auteurs de la Renaissance. Ainsi, le chirurgien Ambroise Paré, dans son livre paru en 1573 et intitulé « De la génération », au chapitre consacré aux mœurs de la nourrice, souligne les effets de l'allaitement interspécifique modifiant l'apparence et le comportement inhérent à la race de l'animal allaité : « Ce qui est connu par expérience des petits chiens qui seront allaités d'une louve ou d'une lionne, lesquels seront plus furieux, hardis

et mauvais : au contraire on apprivoise les petits lionceaux et léopards, les faisant nourrir de lait de chèvre ou de vache. D'avantage les petits agnelets qu'allaictera une chèvre, auront leur laine plus dure ; au contraire les chèvres qu'allaicte une brebis, auront leur poil plus mol : l'agneau qui aura tété une chèvre, n'aura pas seulement la laine plus dure, mais aussi sera plus farouche que ne porte son naturel. » AMBROISE PARÉ, *Oeuvres complètes*, livre XVIII, p. 686-687, vol.2 ; édition J.-F. Malgaigne, Paris, 1840.

55. MICHEL DE MONTAIGNE, *Essais*, livre II, p. 129-130.

56. Dans son épître à Jean Morel datant de 1561, Michel de L'Hospital condamne les femmes de la ville qui abandonnent leur enfant aux nourrices rurales, dont le lait, « nourriture adultère », contient les « germes de la corruption » qui dépravent la nature et le coeur du nourrisson: « Semina nequitiae, quae post se plurima fundunt. Hinc vel adulterio vetus immutatur avorum progenies, raroque sui fert ora parentis filius ; aut si nulla toro est gravis illita labe, at melior natura tamen cum lacte bonique mutantur mores [...] », MICHEL DE L'HOSPITAL, *Oeuvres complètes*, éd. A. Boulland, T.3, 1824-1825, p. 218-223. A la fin de sa lettre, Michel de L'Hospital considère que les femmes, allaitant leur propre progéniture avec amour, sont davantage humaines que les mauvaises mère qui, elles, sont qualifiées de « bêtes féroces » (feras). Ainsi, la femme, femelle douée de raison, doit utiliser les deux mamelles dont l'a dotée la Nature uniquement pour allaiter ses propres enfants.

57. Le Tasse, contemporain de Montaigne et d'Ambroise Paré, rend compte, dans une lettre adressée au comte d'Ercole, de coutumes françaises consistant à faire allaiter des petits enfants par des vaches : « Nondimeno tre costumi di Francia, de' quali io ho notizia, a me non possono se non dispiacere. Il primo è barbarissimo molto : che il popolo in alcune parti ordinariamente nodrisce i bambini di latte di vacca : ché se di medolla di leoni o d'altri animali feroci, come si finge d'Achille e di Ruggiero, sarebbe più comportevole : però che il bue è animale servile e tollerante non solo delle fatiche, ma delle percosse eziando ; e il nodrimento che in quella età si riceve imprime un non so che della sua qualità ne' corpi e ne gli animi ancora teneri de' fanciulli ; e se i medici o [i] politici non accettano per nudrici le donne inferme o quelle di malvagi cotumi, quanto meno accetterebbero gli animali bruti ? » La critique ne porte pas seulement sur l'allaitement animal en lui-même, elle stigmatise aussi la qualité du lait prodigué à ces enfants, qui, dit-il, est moins convenable que celui des animaux sauvages. Ainsi, le Tasse établit une hiérarchie implicite des laits d'animaux, au sommet de laquelle se trouve le lait des *animali feroci*.

58. B. ROY, « La belle e(s)t la bête. Aspects du bestiaire féminin au Moyen Âge », *Etudes françaises* 10 (1974), p. 309-317.

59. Sur les images d'Eve en Paradis, voir J. BASCHET « Eve n'est jamais née. Les représentations médiévales et l'origine du genre humain », dans J.-C. SCHMITT (dir.), *Eve et Pandora : la création de la première femme*, Paris, Gallimard, 2002, p. 115-162 et 267-272. Pour la *Bible historique* voir le dossier réalisé par Eléonore Fournier pour l'Atelier du CRH : <http://acrh.revues.org/index1830.html>

60. J. WIRTH, « Le sein féminin au Moyen Âge », *op. cit.*

61. Pour cette question, nous nous permettons de renvoyer à P. -O. DITTMAR, « Le seigneur des animaux entre *Pecus* et *Bestia*, Les animalités paradisiaques des années 1300 ». In *Micrologus, Adam, premier Homme*. sous presse.

62. Cf. J. MILLIET, « Un allaitement insolite » dans J. Hainard et R. Kaerh ed. *Des Animaux et des hommes*, Musée d'Ethnographie, Neuchâtel, 1987, p. 87-118. On en trouve un exemple littéraire dans Théophile Gautier, *Tra los montes*, devenu *Le Voyage en Espagne* (1843), édition Charpentier, 1859: « Dans la salle où nous dînions, une grosse femme taillée en Cybèle se promenait de long en large, portant sous son bras un panier oblong recouvert d'une étoffe, d'où sortaient de petits gémissements plaintifs et flûtés, ressemblant assez à ceux d'un enfant en bas âge. Cela m'intriguait beaucoup parce que la corbeille était si petite qu'elle ne pouvait assurément contenir qu'un enfant microscopique et phénoménal, un Lilliputien bon à montrer dans les

foires. L'énigme ne tarda pas à s'expliquer ; la nourrice (c'en était une) tira du panier un jeune chien café au lait, s'assit dans un coin, et donna fort gravement à téter à ce nourrisson d'un nouveau genre. C'était une *pasiega* qui se rendait à Madrid pour être nourrice sur place et craignait de voir son lait se tarir », p. 66. Nous remercions Marie-France Morel d'avoir attiré notre attention sur ce texte.

63. J. LECLERCQ-MARX « De la Terre-Mère à la luxure. A propos de la migration des symboles », dans *Cahiers de civilisation médiévale*, 18 (1975), p. 37-43

64. Notons aussi que par contamination de nombreuses images d'allaitement spirituel, tout à fait positives, font alors appel à un double allaitement. La mère peut alors personnifier l'Eglise (et chaque mamelle représente un testament, voir par exemple Engelberg, Stiftsbibliothek, ms. 48, f. 103v, mi XII^e siècle) ou encore la sagesse (vitrail de Bourges) – deux exemples présents dans l'article précité de Jean Wirth.

65. Il est intéressant de noter que le figuier sous lequel aurait été placée la statue de la Louve du Capitole s'appelait le « figuier Ruminal », d'après le terme en patois *rumis*, signifiant « mamelle ». Certains Anciens considèrent que l'appellation « Ruminal » vient de l'utilisation des figuiers par les bergers pour abriter leurs troupeaux de l'orage et les faire paître. D'autres avancent l'idée que le figuier était l'arbre dont les bergers avaient fait le sanctuaire de la déesse Rumina, divinité préposée à l'allaitement de leurs troupeaux. CARCOPINO J., *La Louve du Capitole*, Les Belles Lettres, Paris, 1925, p. 25-26.

66. On s'en rappelle, les hommes mâles, comme saint Mammant, peuvent allaiter des humains sans que cela soit problématique.

67. AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, VII,14.

68. Un tel processus de moralisation des figures vitalistes se retrouve de façon exemplaire dans les chapiteaux des églises romanes d'Auvergne à la fin du XI^e siècle. A ce propos voir J. BASCHET, J.-CL. BONNE ET P.-O. DITTMAR, *Iter et locus. Lieu rituel et agencement du décor sculpté dans les églises romanes d'Auvergne*, Hors-série sous presse d'*Images Re-vues*.

69. Voir en dernier lieu : A. LUYSTER, « The femme-aux-serpents at Moissac : Luxuria (lust) or Bad Mother », in *Between magic and religion: interdisciplinary studies in ancient Mediterranean religion and society*, Sulochana Ruth Asirvatham, Corinne Ondine Pache, John Watrous dir., Rowman & Littlefield, 2001, p. 165-219

70. « In quibus vidi transfixis uberibus mulieres dependentes, et uniuscujusque illarum mamillas duo serpentes ebibebant. De quibus mulieribus beatus Petrus dixit, quod ipse essent qui orphanis, et matrem non habentibus dare ad bibendum mamillas noluerunt, aut dare se fingentes, non dederunt. » Anonyme, (ca. 1127) : La vision d'Albéric (Visio Albericii) in Cancellieri, Francesco, *Osservazioni intorno alla questione promossa... sopra l'originalità della "Divina commedia" appoggiata alla storia della Visione del monaco casinese Alberico, ora per la prima volta pubblicata*, Rome, 1814, p. 150-152 ; trad. fr. : *L'Autre Monde au Moyen Âge. Voyages et visions. La Navigation de saint Brendan, Le Purgatoire de saint Patrice, La Vision d'Albéric*. Trois récits traduits par Jean Marchand, Paris, de Boccard (Poèmes et récits de la vieille France, 17), 1940.

71. J. -CL. BONNE, « Entre ambiguïté et ambivalence. Problématique de la sculpture romane », *La part de l'œil*, 8, 1992, p. 147-164.

72. J. WIRTH, « Le sein féminin au Moyen Âge », art. cit.

73. Un bon exemple textuel de ce processus de moralisation de l'allaitement. Jacques de Vitry couche par écrit un portrait de la femme du diable particulièrement riche en informations sur les liens unissant maternité, sexualité et animalité. Dans son récit, chaque extrémité corporelle de cette femme négative (*nasum, oculos, aures, os/labia, manus/pedes, mamillas*) est associée à un péché, seuls les seins de l'épouse du diable se détachent de cette liste d'organes et de membres, et ne peuvent être ramenés à l'un des cinq sens. Les mamelles de l'*uxor diaboli* possèdent en effet une fonction particulière : celle de nourrir les filles du diable. Ces mamelles diaboliques sont

volumineuses (*magnas*), ce qui est une caractéristique des femmes luxurieuses et des prostituées, gonflées (*tumidas*), purigineuses (*prurientes*) et galeuses (*scabiosas*). Surtout, Jacques de Vitry ne désigne pas ces seins par le terme *ubera*, mais par *mamillas*, ce qui contribue non seulement à déféminiser l'épouse, mais aussi à lui attribuer une nature hybride, mi-femme, mi-animale. Cette hybridité de la femme du diable est renforcée par un deuxième terme, celui employé pour qualifier ses petits (*catulis suis*) qu'elle allaite. Le mot *catulus* signifie au début « petit chien », puis par extension, « petit d'un animal ». En dernier lieu, Jacques de Vitry n'utilise ni *lactare*, ni *uberare* ou *nutrio*, mais bien *propino*, qui signifie « faire boire, abreuver ». De façon significative, la femme du diable pratique un double allaitement ne distillant plus comme les antiques figures de la terre, un suc nourricier, mais d'une mamelle le « poison de la concupiscence charnelle » (*venenum concupiscentie carnalis*) et de l'autre, le « vent de la vanité mondaine ». De façon significative, cette femme qui moralise négativement les anciennes figures de la fertilité, donne naissance à une fille prostituée, se vendant à tous les genres d'hommes (*omnibus generibus hominum*). *The exempla or illustrative stories from the sermones vulgares of Jacques de Vitry* [ed. Crane], CCXLIV, 1890, p.101.

74. C. CALAME et M. KHILANI (dir.), *La Fabrication de l'humain dans les cultures et en anthropologie*, Payot, Lausanne, 1999.

75. « Cinges et plusieurs bestes soivent bien aler a Il piés, et si n'i vont pas volentiers s'il n'en sont contraint, pour ce qu'il n'ont pas ens raisonnable. 18. Ne nus enfes ne soit aler a Il piés jusques a tant que ses sens passe le sens des bestes. » *Ci nous dit, Recueil d'exemples moraux*, t. 1, G. Blangez ed., Paris, Société des anciens textes français, 1979, c.3, 17-18.

76. A ce propos nous renvoyons à l'ouvrage important de L. STRIVAY : *Enfants Sauvages. Approches anthropologiques*, Gallimard, Paris, 2006.

77. Sur Valentin et Orson, voir les travaux de Danielle Régnier-Bohler, notamment : « Jumeaux par contrat », *Genre humain*, 16, 1988, p. 173-187 et M. PASTOUREAU, *L'ours. Histoire d'un roi déchu*, Paris, Seuil, 2007, p. 274-279. Ce parcours entre forêt et cité, sauvagerie et sainteté peut être rapproché de celui de Robert Le diable. Créé avec l'aide du démon se dernier adopte un comportement sauvage avec ses nourrices : « Il mena sans relâche cette existence, toujours violent et coléreux ; il regimbait des pieds et quand ce damné tétait sa nourrice, il n'arrêtait pas de la mordre ; il hurlait, grinçait tout le temps des dents et n'était content que s'il grognait. Les nourrices de ce démon redoutait tant de l'allaiter qu'elles lui fabriquèrent un cornet pour lui donner désormais le sein. Elles avaient peur de lui car il mordait chacune d'elles, quand elle le soulevait dans les bras. » (p. 25). Plus tard, il fuit dans la forêt pour mener une existence de brigand. A la fin du récit, après avoir vécu une longue pénitence qui l'oblige à adopter le comportement d'un chien, Robert se retire dans la forêt en tant qu'ermite. *Robert le Diable. Roman du XII^e siècle*. A. Micha trad., Garnier-Flammarion, Paris, 1996.

78. Mélusine n'allait que dans la version de Coudrette, chez Jean d'Arras elle embauche une nourrice, à ce propos voir : C. LÉGLU, « Nourishing lineage in the earliest French versions of the Roman of Melusine » *Medium Aevum*, vol. LXXIV, N°1, 2005, p.71-85. A.L. BARAUD, *Une Mélusine Hybride. Etude du manuscrit français 24383 de la Bibliothèque Nationale de France*, Mémoire de Master sous la direction de C. Voyer, Bordeaux III, 2010.

79. Voir L. STRIVAY : *Enfants Sauvages*, op.cit, p. 92-108. On pourrait ajouter à ce corpus d'enfants bestiaux, la figure de Pantagruel. Le héros est décrit comme étant né « velu comme un ours », sa pilosité exceptionnelle étant une forme de « blessure qualifiante » qui augure au yeux de l'assistance, d'un destin hors norme (« Il est né à tout poil : il fera choses merveilleuses ; et, s'il vit, il aura de l'eage » *Pantagruel*, chap. II) Sa mère étant morte en couche, c'est des vaches (4500 par repas !) qui allaiteront Pantagruel. Cet allaitement animal n'est pas sans poser problème : « Ung certain jour, vers le matin, que on le vouloit faire tetter une de ses vaches (car de nourrices il n'en eut jamais aultrement, comme dist l'histoire), il se deffit des liens qui le tenoit au berceau ung des bras, et vous prent ladicte vache par dessoubz le jarret, et lui mangea les deux tétins et la moitié du ventre, avecques le

foye et les rognons, et l'eust toute dévorée, n'eust esté qu'elle crioit horriblement, comme si les loups la tenoient aux jambes : auquel cry, le monde arriva, et ostèrent ladicte vache des mains du dict Pantagruel ; mais ilz ne sceurent si bien faire que le jarret ne luy en demeurast comme il le tenoit, et le mangeoit tresbien, comme vous feriez d'une saulcisse : et quand lon luy voulut oster l'os, il l'avalla bien tost, comme ung cormaran feroit ung petit poisson, et après commença à dire : « Bon, bon, bon. » » (Pantagruel, chap. IV, p. 24.). De part son outrance, le récit rabelaisien conscientise le lien implicite entre allaitement et morsure, le nourrisson s'attaquant de plus en plus profondément à la viande de sa nourrice (on note la progression « par dessoubz le jarret » « deux tétins », « la moitié du ventre avecques le foye et les rognons ».) Pour autant Pantagruel ne peut être considéré comme un personnage négatif, cet enfant sauvage qui se défait littéralement des liens qui l'attache à la culture (le berceau), mène une existence exceptionnelle marquée par l'animalité et la transgression mais qui ne peut se réduire à un cadre moral. Nous remercions Louise Million de nous avoir aidé sur ce dossier. On notera en dernier lieu que Pantagruel va se recueillir sur la tombe de Godefroy à la défense de sanglier, qu'il considère comme un ancêtre (Pantagruel, chap. V).

80. Urien, l'aîné, qui possède un visage court et large, un œil rouge et un autre vert et des oreilles immenses, devient roi de Chypre ; Guyon, qui avait un œil plus haut que l'autre, devient roi d'Arménie ; Renaud qui n'avait qu'un seul œil, devient roi de Bohême, Fromont, qui devint moine à Maillezaïs, avait sur le nez une petite tache velue ; notons qu'Horrible, qui avait trois yeux, avait tué ses deux nourrices avant quatre ans.

81. C'est la thèse défendue par DESCOLA P., *Par delà Nature et Culture*, Paris, Gallimard, 2005. Pour son application au Moyen Âge, voir : DITTMAR, Pierre-Olivier, *Naissance de la bestialité*. Op. cit., et Coste F., « Philippe Descola en Brocéliande », *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, 06 | 2010, [En ligne], mis en ligne le 14 juillet 2010. URL : <http://acrh.revues.org/index1969.html>. Consulté le 13 octobre 2011.

82. On notera que dans la période précédente l'allaitement par un animal est traité sous un jour singulièrement plus négatif et ne conduit à pas à la création de héros. C'est ainsi le cas chez Jacques de Vitry, où une louve vient elle-même enlever les petits enfants : « On dit qu'une louve enleva et nourrit un enfant. Lorsque l'enfant commença à se dresser sur ses pieds et marcher, la louve le frappa de sa patte à la tête afin qu'il ne marche pas ainsi, mais plutôt à la manière des bêtes, sur ses mains et ses pieds » « *Dicitur autem quod lupa aliquando infantes rapit et nutrit. Quando autem infans se nititur erigere ut super pedes incedat, lupa pede percutit eum in capite nec permittit ut se erigat sed cum pedibus ac manibus bestialiter* ». JACOBUS A VITRIACO, *Sermones vulgares* [ed. Crane, 1890], 186 ; Arnoldus Leodiensis, *Alphabetum narrationum* [ed. Brilli-Ribaucourt, sous presse], 461 ; Johannes Gobi Junior, *Scala coeli* [ed. Polo, 1991], 285. Notons enfin que cet *exemplum* fait suite avec le récit du lion domestiqué par Saint Jérôme. La docilité du lion contraste ici avec la bestialité de l'enfant éduqué par la louve. Le rapprochement entre ces deux récits trahit l'économie idéale des relations avec le monde animale. Si des évolutions transpécifiques sont possibles, si une rencontre entre une bête et un homme peut conduire à une modification positive des natures, c'est dans un cadre où la démarche est entreprise par un homme adulte, pleinement maître de sa raison. Une situation qui contraste avec l'initiative animale et contre-nature de la louve, qui place l'humain dans une intolérable situation d'infériorité vis-à-vis du monde sauvage.

83. G. BARTHOLEYNS, P.O. DITTMAR, V. JOLIVET, *Image et transgression au Moyen Âge*, Paris, PUF, 2008, Chap. VI.

84. Le rôle de l'alimentation dans la constitution de l'être humain est une question cruciale discutée par la scolastique aux XII^e et XIII^e siècles. Ainsi, deux théories s'affrontent : celle d'une juxtaposition entre essence et substance sans modification de la nature intrasèque de l'homme, défendue par Pierre Lombard, qui avance la conception d'une nature corporelle immuable et hermétique, d'un corps pensé comme un tout, unique et indivisible, et au XIII^e siècle, chez

Thomas d'Aquin, l'idée au contraire d'une participation active de la nourriture à la nature humaine, ce qui amène à repenser le rapport entre inné et acquis. La thèse de Thomas sera par la suite validée par les franciscains. Cf. l'article de BOUREAU A., « Hérité, erreurs et vérité de la nature humaine (XII^e-XIII^e siècles) », *L'hérité entre Moyen Âge et époque moderne. Perspectives historiques*, Turnhout, Brepols (Micrologus Library ; 27) 2008, p. 67-81.

85. Nous renvoyons ici à l'article de Jérôme Baschet dans le ce même numéro, et à la thèse de C. MAILLET, *La parenté hagiographique médiévale*, à paraître aux éditions Brepols.

RÉSUMÉS

Cet article initie une enquête sur la mise en images de l'allaitement inter-espèces au Moyen âge. Pensée comme une transmission d'humeurs et de caractères, la parenté de lait bénéficie à cette époque d'une valorisation très forte, et souvent mise en question à propos des pratiques de mise en nourrice. L'allaitement des enfants (humains) par des animaux permet donc de repenser à la fois la configuration des relations humain/animal, la définition de la filiation, et leurs possibles transgressions. Motif essentiellement hagiographique, et marque d'élection, l'allaitement par des bêtes sauvages est figuré comme une pratique déviante mais paradoxalement considérée positivement. Au contraire, les séquelles de la pratique de la mise en nourrice auprès des animaux domestiques est régulièrement dénoncée. Et les femmes allaitant les animaux se présentent souvent comme une justification de l'animalité inhérente à leur genre. Si les figures symboliques de Terra allaitant les animaux sont présentées jusqu'au XII^e siècle comme des images positives de fertilité, à partir du XIII^e siècle la proximité hommes/animaux par l'allaitement apparaît fortement transgressive. A partir du XIV^e siècle, le goût pour les récits historiques et héroïques de l'Antiquité, associé aux images hagiographiques, fait apparaître l'enfant sauvage allaité par des bêtes comme un modèle de grandeur.

This article launches an investigation about images of interspecies breast-feeding in the Middle Ages. Thought as a transmission of humors and features, milk kinship was highly rated at the time, and was often questioned about fostering practices. Breast-feeding of human children by animals allows to reconsider both human/animal forms of relationship, definition of lineage, and their eventual transgressions. As hagiographical topic, and sign of election, breast-feeding by wild beasts appears as a deviant practice but paradoxically positively valued. On the contrary, sequels of fostering by tame animals are regularly denounced. And women breast-feeding animals often appear as a proof of the animalship of their gender. The symbolic images of Terra breast-feeding the animals are presented until the XIIth century as positive images of fertility, however from the XIII^e century onwards, proximity between human and animal through breast-feeding appears highly transgressive. By the XIVth century, taste for Antiquity's historical and heroical narratives associated with hagiographic images, reveal the savage child, fed by animals as a paragon of greatness

INDEX

Mots-clés : allaitement, animalité, enfants sauvages, hagiographie, moyen âge, parenté, Victor Hugo

Keywords : animality, breastfeeding, Hagiography, kinship, middle ages, savage children, Victor Hugo

AUTEURS

PIERRE-OLIVIER DITTMAR

Ingénieur d'Etude à l'EHESS (GAHOM), a co-écrit *Image et transgression au Moyen Âge* (PUF, 2008), co-dirigé *Adam et l'astragale. Essais d'anthropologie et d'histoire sur les limites de l'humain* (MSH, 2009) et [Faire l'anthropologie historique du Moyen Âge](#) (ACRH, 2010)

CHLOÉ MAILLET

Docteure de l'EHESS, auteure d'une thèse sur la *Parenté Hagiographique* à paraître aux éditions Brepols, collection HIFA, et ancienne monitrice à l'université Paris 7-Denis Diderot.

ASTRÉE QUESTIAUX

Doctorante en histoire médiévale à Paris 7 – Denis Diderot